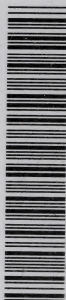
FASCICULE 8 — Prix : 0.60




# HISTOIRE

## ANECDOTIQUE

DE

# LA GUERRE

DE

# 1914-1915

Par FRANC-NOHAIN et PAUL DELAY

8

## L'ARMÉE FRANÇAISE

*b)* SUR LE FRONT

PARIS

P. LETHIELLEUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR

10, RUE CASSETTE, 10

3e ÉDITION

# HISTOIRE ANECDOTIQUE

DE LA

# GUERRE DE 1914-1915

---

*FASCICULE 8*

**L'Armée Française.**

**b) Sur le Front.**

*Cette brochure a été déposée, conformément aux lois, en août 1915.*

# HISTOIRE
## ANECDOTIQUE

DE

# LA GUERRE

DE

# 1914-1915

PAR

FRANC-NOHAIN et PAUL DELAY

8

**L'Armée Française.**
**b) Sur le Front.**



PARIS
P. LETHIELLEUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR
10, RUE CASSETTE, 10

*Cet ouvrage ne vise nullement à dévoiler les plans militaires ou les secrets diplomatiques. Nous estimons que bien des années se passeront sans doute avant que le récit certain des événements actuels puisse être raisonnablement tenté.*

*Plus simplement nous avons noté quand ils se produisaient et en les classant au fur et à mesure, de notre mieux, par catégories, les situations remarquables, les incidents multiples et pittoresques, les mesures spéciales qui caractérisent cette époque extraordinaire. Ainsi seront fixés les souvenirs de chacun et préparés de nombreux matériaux à l'usage de ceux qui, un jour, établiront l'histoire définitive de la guerre 1914-1915.*

*Chaque volume a été écrit avec un souci constant de la sincérité et de l'authenticité les plus scrupuleuses. On n'y trouvera que des choses vécues, dont nous nous sommes efforcés à rendre, pour le grand public, la lecture instructive, facile et attrayante.*

# SOMMAIRE

# L'ARMÉE FRANÇAISE

## SUR LE FRONT

**Qu'est-ce que le front? - Son étendue.**

« Si vous ouvrez votre dictionnaire, vous trouverez : *Front :* partie supérieure du visage.

« Et jusqu'aux premiers jours du mois d'août 1914, ce mot, pour les Français, ne signifiait pas autre chose. Mais depuis !

« Le front ! Quel joli mot ! Et comme il dit bien ce qu'il veut dire ! N'est-ce pas là qu'aujourd'hui sont toute l'intelligence, toute la valeur, tout l'esprit et toutes les espérances de la nation ? Comme il a été vite adopté par tous ? Les mères, les épouses, les fiancées, les sœurs disent gravement, mais avec une flamme d'orgueil dans le regard : « Ils sont sur le « front ! »

« Le soldat qui, à peine remis d'une première blessure, rejoint son poste de combat, va « sur le front ». Et le front dont nous ne recevons que quelques brèves nouvelles, sans date, sans origine, lueurs fugitives dans la nuit vague, nous apparaît comme une région de rêve, indéterminée, où mystérieusement des géants qui commandent à des armées de héros forgent la gloire et préparent la victoire. »

Ces définitions charmantes, parues dans un *Bulletin des Armées de la République,* étaient signées par le capitaine Gabriel Bons.

Où commence le front? Évidemment à la première ligne de défense, face à l'ennemi ; là-dessus il ne saurait y avoir aucune discussion, mais on est moins fixé sur l'endroit exact où il prend fin. Dans le sens le plus large, le front comprend toute la zone des armées, déterminée par le ministre de la Guerre, et qui est militairement sous la dépendance du Grand Quartier Général, la zone dans laquelle les civils ne peuvent pénétrer que munis d'un laissez-passer militaire, ses habitants devant se soumettre aux mêmes formalités chaque fois qu'ils veulent quitter le territoire de leur commune.

Dans un sens plus étroit ne méritent d'être appelés le front que les endroits où l'on se bat, c'est-à-dire ceux qui sont occupés par les troupes opposées directement à l'ennemi et leurs premières réserves. D'après cette dernière définition, le front ne s'étendrait donc que de la première ligne jusqu'à quelques kilomètres en deçà des forces adverses.

Ne cherchons pas à décider laquelle de ces deux acceptions est la meilleure, mais il est certain que c'est le sens le plus large qui a été adopté en général par le public. Pour lui, est sur le front tout soldat qui ne se trouve pas dans les dépôts, les camps d'instruction, les ambulances du territoire, et le front se trouve, par là même, bien souvent confondu avec une partie des services d'arrière. Nombreux seront dès lors les hommes qui auront passé la campagne entière

sur le front, sans tirer un coup de fusil, sans assister à l'éclatement d'un seul obus, tout au plus auront-ils entendu dans le lointain le bruit sourd du canon.

Qu'importe d'ailleurs s'ils sont restés dans les postes désignés par les chefs. Ils auront accompli leur devoir tout comme les autres.

*
* *

**Les Poilus. - Origine de l'expression. - Balzac l'avait prévue.**

Les Poilus, tel est le terme, étrange à première vue, qui surgit avec une spontanéité déconcertante et s'imposa sur-le-champ, quelques semaines après le début des hostilités, pour désigner, caractériser, magnifier le soldat français de la nouvelle guerre.

A quoi ce mot doit-il un triomphe tellement incontesté que ceux même auxquels il déplut à l'origine durent bientôt s'avouer vaincus et l'employer? Faut-il y voir un succédané des nombreuses et anciennes locutions populaires : brave à trois poils, brave à quatre poils, avoir du poil, avoir du poil aux yeux, s'appliquant aux hommes de grande bravoure et de caractère énergique, flanquer un poil, avoir du poil de quelqu'un, s'appliquant aux hommes qui l'ont emporté sur leurs adversaires. Des locutions péjoratives utilisent également ce mot : avoir

un poil dans la main : être paresseux ; n'avoir pas un poil de sec : être très effrayé. Un jeune homme qui n'a pas encore de poil au menton est considéré comme un être faible et dont l'opinion ne saurait être prise en considération.

Chose curieuse, Balzac, dans *Le Médecin de Campagne* (tome XIII, page 371, édition Houssiaux), avait déjà appliqué le qualificatif de poilu à des héros entre tous : les pontonniers de la Bérésina.

« Mon homme, dit le docteur Benassis au commandant Genestas, est un des pontonniers de la Bérésina ; il a construit le pont sur lequel a passé l'armée et pour en assujettir les premiers chevalets, il s'est mis dans l'eau jusqu'à mi-corps. Le général Éblé, sous les ordres duquel étaient les pontonniers, n'en a pu trouver que quarante-deux *assez poilus* pour entreprendre cet ouvrage. »

Le terme Poilu viendrait-il plus vulgairement de l'aspect hirsute que la vie des tranchées a donné à la plupart de ceux qui les habitaient et qui les amena à laisser pousser cheveux et barbe plus que de coutume ? On sait, à ce propos, que, lorsque vint le printemps 1915, le Généralissime ordonna que les poilus fussent tondus dans des proportions raisonnables ; l'hygiène le réclamait et ils se soumirent de bonne grâce.

Mais si leur visage et leur tête s'ornèrent d'une végétation moins abondante, ils n'en restèrent pas moins les Poilus comme devant, ce qui semble prouver que cette explication n'est pas la bonne.

En tout cas, les Poilus de 1914 resteront dans l'histoire les dignes pendants des Grognards du Premier Empire.

*
* *

**Les sentiments de ceux qui se trouvent au front.**

L'arrivée des troupes au front s'est toujours faite joyeusement. Les trains qui, dans les premiers jours d'août 1914, amenaient les régiments des dépôts au front étaient décorés extérieurement de feuillage, depuis lors la tradition n'a jamais été perdue, de même les fusils et les bouches des canons étaient fleuris et les hommes chantaient des refrains patriotiques le long du trajet. Quand celui-ci était trop long, il se rencontrait, parmi les soldats, des artistes de bonne volonté pour dire la chansonnette ou des monologues, soupirer une romance, raconter des histoires désopilantes ou tragiques. Et dans les arrêts aux stations, les habitants de la localité percevaient des bribes du concert improvisé.

C'est avec une appréhension bien naturelle que les familles apprennent qu'un fils, un frère, un père, un ami très cher est envoyé sur le front. Si elles pouvaient pourtant le suivre autrement que par la pensée, elles constateraient qu'il y parvient le cœur content et y est chaleureusement accueilli.

*
* *

Du reste l'entrain, la bonne humeur règnent sur le front en maîtres souverains. Un littérateur peu dévot visitant une Trappe constatait l'aimable sérénité des religieux voués pourtant à une discipline sévère et il disait : « Je crois avoir trouvé le secret de leur gaieté : c'est qu'ils ne craignent pas la mort. »

Il en est de même sur le front, presque personne ne redoute la mort et ce sentiment profond domine tous les gestes de l'existence, les rend souples et harmonieux. On se contente de tout, on accepte les durs labeurs, les privations avec une philosophie souriante, combien peu de ces soldats se seraient crus capables, avant la guerre, de l'effort physique et de l'effort moral qu'ils fournissent quotidiennement.

Un deuxième sentiment est celui de la solidarité. Solidarité entre chefs du plus grand au plus modeste, solidarité entre les officiers, sous-officiers et soldats, solidarité entre les hommes d'une même section, d'une même compagnie, d'un même régiment, d'un même corps d'armée, d'une même armée, enfin de toute l'armée française. Les distinctions sociales, les divergences d'opinions politiques ou religieuses ont disparu, à telle enseigne que beaucoup n'arrivent pas à comprendre comment elles ont jamais pu exister. Ne court-on pas des dangers identiques, n'a-t-on pas des joies semblables, ne rêve-t-on pas de communes victoires ? Sans

l'artillerie l'infanterie ne peut rien, et sans l'infanterie l'œuvre de l'artillerie ne saurait être achevée, voilà pour la solidarité des armes; sans l'officier qui lui indique ce qu'il doit faire, qui le guide, qui l'entraîne, le soldat ne peut rien, et sans le soldat qui les exécute avec intelligence, sang-froid et héroïsme, les plus belles conceptions stratégiques resteront vaines, voilà pour la solidarité entre gradés et non gradés. Enfin ce n'est pas tel ou tel soldat qui repoussera l'ennemi ou le chargera avec succès, ce sont tous les camarades unis dans une même volonté et un même élan, voilà pour la solidarité entre les hommes.

Le troisième sentiment qui domine au front est celui de la discipline qui occupe et remplit tous les instants de la journée, du mois, de l'année. Dans la vie ordinaire, les meilleurs eux-mêmes sont assaillis de doutes, on a beau chercher à se conduire avec utilité et discernement, on n'est jamais certain d'avoir complètement réussi, de là des scrupules, des craintes, des regrets qui empoisonnent les existences paraissant parfois les plus heureuses.

Rien de pareil sur le front où la discipline règle la vie, où le gradé même qui commande ne fait, en donnant des ordres, qu'exécuter ceux qu'il a reçus. Chacun, assuré d'accomplir son devoir intégral, ne peut être assailli par les soucis.

Résultat : égalité d'humeur complète, dégagement entier de tout ce qui généralement assombrit l'existence. L'esprit en repos est prêt à s'épanouir et la joie éclatera franche, bruyante

au moindre événement heureux. « Mes soldats sont tous de grands enfants, nous disait un général, même ceux qui, avant la guerre, occupaient des situations graves et importantes. » Ils ont retrouvé, en effet, cette tranquillité de l'âme, cet abandon de soi-même à l'impression présente qui ont donné au rire de l'enfant sa fraîcheur proverbiale. Une légère satisfaction, une amélioration de l'ordinaire, un incident comique provoqueront des éclats de joie dont les hommes mûrs ne se fussent pas crus capables. Après un rude combat dans le Nord, au mois de juin 1915, des blessés ramenés à l'ambulance riaient follement en dépit de leurs souffrances. Et comme le major s'étonnait de cette gaieté qui lui paraissait intempestive, un soldat couché sur une civière lui répondit : « Ah ! Monsieur le Major, si vous aviez pu voir comme nous tout à l'heure les Boches se rendre à nos camarades en se jetant à genoux et en levant les bras au ciel ! Rien ne peut s'imaginer de plus *rigolo !* » Et le blessé qu'il allait falloir tout à l'heure amputer d'une jambe recommença à s'esclaffer.

*
* *

Ceux qui ont un être aimé au front pensent à lui tout le long du jour, se demandant avec angoisse ce qui peut lui arriver à cette heure. Qu'ils ne croient pas que la réciproque existe et surtout qu'ils n'en veuillent pas à ceux de nos défenseurs qui les touchent de plus près de ne pas pratiquer à leur égard cette inquiète et continuelle sollicitude.

« Dis donc, tu as un portefeuille toi, disait un soldat, ouvrier charpentier de son état, à un camarade d'un rang social plus élevé.

— Oui, pourquoi ?

— Eh bien, mets-moi donc dedans la photo de mon plus jeune. Je le regarde trop souvent ce môme-là ! »

Car ceux qui n'ont qu'à attendre l'annonce des victoires peuvent s'attendrir, ceux de qui elles dépendent n'en ont pas le droit.

Sur le front on songe moins aux siens qu'à la France. Sauver le pays de l'envahisseur, rejeter celui-ci loin des frontières, assurer sa défaite irrémédiable, tel est le but vers lequel se tendent l'intelligence et les muscles de chacun. La Patrie ! femmes, enfants, parents, amis, les morts que l'on a aimés et les vivants que l'on espère revoir, tout n'est-il pas compris dans ce mot ! Et quand le soldat charge en criant : Vive la France ! ne se montre-t-il pas le mari le plus dévoué, le père le plus tendre, le fils le plus respectueux, puisqu'il risque sa vie sciemment pour tous les amours qui emplissent son âme ?

*
* *

**Dans les tranchées. - Comment on les construit.**

Le front a deux aspects bien différents, selon qu'il s'agit de la partie la plus proche de l'ennemi ou de celle où se trouvent les réserves.

Visitons d'abord la première à laquelle la guerre de tranchées aura

donné longtemps une caractéristique si prononcée.

Les tranchées que nos soldats opposent aux tranchées allemandes en sont séparées par des distances très variables, selon la nature du terrain et aussi l'ardeur et le succès des luttes qui ont eu lieu précédemment sur chaque point. Parfois la tranchée est à 400 ou à 300 mètres, plus fréquemment à 150 ou à 100 mètres des lignes adverses ; dans les régions où le terrain a été très disputé la distance se réduit à 50, à 20, à 10 mètres et même moins. Il est arrivé, en particulier dans l'Argonne, qu'après une série d'attaques et de contre-attaques aux chances diverses, les tranchées françaises et allemandes n'étaient séparées que par une rangée de sacs de terre.

Toute tranchée se compose essentiellement d'un fossé et d'un talus, ce dernier tourné du côté de l'ennemi. Au début les tranchées françaises ne couvraient que jusqu'à mi-corps leurs occupants, mais, très rapidement, nous avons imité les Allemands en rendant le fossé assez profond pour que l'homme debout fût entièrement protégé. Le talus de la tranchée comporte des meurtrières aussi exiguës que possible permettant de tirer sur l'ennemi et de le surveiller. C'est en appliquant son œil à une ouverture de ce genre, pendant une inspection de tranchées, que le général Maunoury, ancien gouverneur militaire de Paris, commandant d'armée, fut grièvement blessé à la tête en mars 1915.

A l'intérieur de la tranchée des banquettes sont aménagées dans la terre pour permettre

aux hommes de s'asseoir ou de se coucher, des niches servent à loger les sacs et les paquets de munitions.

La tranchée comporte une défense extérieure ayant pour but de gêner une attaque de l'ennemi. Des fils barbelés ou du feuillard (feuille de tôle épaisse découpée en lanière et tordue sur elle-même) reliés par des piquets sont plantés en avant du talus. On pose également du treillage à lapins, des chausse-trapes, des chevaux de frise. Ces chevaux de frise, que les Allemands appellent cavaliers espagnols, sont formés d'une poutrelle traversée par deux cours de lames aux pointes acérées. Pour parvenir jusqu'à la tranchée, l'ennemi devra, sous notre feu, débarrasser le terrain des chevaux de frise et chausse-trapes ou couper avec des cisailles les fils barbelés ou le feuillard. Aussi, de part et d'autre, s'efforce-t-on, préalablement à toute action offensive, de faire détruire ces défenses par l'artillerie.

Les tranchées sont loin d'être une invention moderne, mais la puissance des projectiles employés dans cette guerre a obligé de les compléter avec des abris où les hommes se réfugient pendant les bombardements. Ce sont des chambres souterraines aussi spacieuses que possible, creusées en contre-bas de la tranchée avec laquelle elles communiquent par des boyaux de communication ; généralement les officiers ont un abri particulier. De la sorte si un obus ennemi arrive dans la tranchée, il n'y a que les sentinelles restées en observation qui risquent d'être sacrifiées.

La sécurité veut que tout abri possède deux issues. Si l'une d'elles est bouchée par l'explosion d'un obus, on peut sortir par l'autre issue qui sert également pour l'évacuation du souffle du projectile. Dans une caverne à issue unique, le souffle des obus de 150 et de 210 serait assez puissant pour tuer ceux qui s'y tiendraient.

En outre des sentinelles placées dans la tranchée, d'autres se tiennent dans le poste d'écoute. Ce poste forme un petit rondin, situé de trois à vingt mètres de la tranchée, selon la distance à laquelle celle-ci se trouve de l'ennemi, il est relié à la tranchée par un boyau de communication. Le poste d'écoute est très périlleux car il faut y observer sans arrêt les mouvements de l'adversaire, tout en prenant garde de lui servir de cible et, en cas de bombardement ou d'attaque, les sentinelles du poste sont extrêmement exposées.

Des boyaux de communication s'étendent à l'infini reliant les tranchées amies les unes aux autres et s'étendant suffisamment loin en arrière pour que ceux qui viennent visiter ou ravitailler la tranchée puissent marcher à couvert.

Quand nous aurons ajouté que les tranchées ne constituent nullement une ligne régulière, mais qu'elles se soudent les unes aux autres en épousant les formes du terrain de façon à être mieux dissimulées, on pourra se faire une idée de ce que sont ces ouvrages d'art. Pour mieux cacher leur emplacement à l'ennemi, les hommes plantent souvent sur le parapet extérieur des légumes, de l'herbe ou des arbustes.

*
* *

**La vie dans les tranchées. - Le service et les distractions.**

La vie aux tranchées est assez monotone sans que l'on ait cependant le temps de s'y ennuyer. La relève se pratique plus ou moins fréquemment selon les régions et, comme il y a trois lignes successives de tranchées destinées en cas d'une offensive heureuse de l'ennemi à lui opposer immédiatement d'autres digues, les hommes font de trois à cinq jours de première ligne, pour passer ensuite en seconde et puis en troisième ligne, après quoi ils quittent les tranchées pour aller en arrière se tenir en réserve, jusqu'à ce que le roulement établi les renvoie aux tranchées.

Pendant le jour les tranchées semblent silencieuses, on les croirait volontiers abandonnées, mais que du côté de l'ennemi le moindre mouvement se produise, que la tête d'un Boche curieux apparaisse au-dessus du parapet et une balle partie sur-le-champ lui apprendra que nos soldats ne cessent de veiller.

A l'intérieur de la tranchée, que font les hommes ? D'abord il y a les sentinelles qui se relèvent de temps à autre, puis l'on ne manque jamais de travaux à exécuter : un nouveau boyau de communication plus direct que celui qu'il doit remplacer, un éboulement résultant de la pluie ou de la chute d'un obus dont il

importe de réparer les fâcheux effets. Un poilu industrieux creuse une rigole pour l'écoulement des eaux pendant qu'un second dispose au-dessus de la tranchée des branchages qui préserveront à la fois des rayons trop ardents du soleil et de l'humidité. Il arrive que parmi les hommes se rencontrent un ingénieur, un architecte, des ouvriers du bâtiment; sous leur direction s'exécutent alors des travaux d'amélioration plus compliqués, soit dans la tranchée, soit dans l'abri pour les rendre plus confortables. Certains abris ont leurs bains-douches, d'autres pendant la saison froide étaient pourvus d'un chauffage central rudimentaire, mais néanmoins fort apprécié.

Quand on n'est pas pris par la garde ou les travaux d'aménagement, on cause, on lit, on écrit, on joue aux cartes. Il y a des manilleurs ou des bridgeurs enragés qui entassent parties sur parties sans jamais se décourager. Certains soldats instruits se sont faits les éducateurs de leurs camarades, il s'enseigne de tout dans les tranchées : de l'histoire, de la géographie, de la littérature, des sciences, des langues étrangères. Combien y ont appris les rudiments de la langue allemande pour le jour où l'on franchirait la frontière ! Un brave maître nageur de Sedan corrigeait dans la tranchée les devoirs que sa fillette lui envoyait régulièrement. Avec un beau crayon violet le papa soulignait les fautes d'orthographe, rectifiait les erreurs des problèmes, puis accordait des notes : calcul 4, écriture 6, dictée 4, analyse 8.

Des jeunes gens arrachés aux Facultés par la

guerre continuent de préparer leurs examens. Un lieutenant de réserve mort glorieusement au champ d'honneur joignait à la dernière lettre que ses parents reçurent de lui des notes pour sa thèse de doctorat en droit. Que d'hommes mûrs ont profité de ces loisirs pour refaire leurs humanités et connaître de nouveau à trente-cinq ou quarante ans la joie de pouvoir lire Cicéron ou Virgile dans le texte, tout comme lorsqu'ils sortaient du collège.

*
* *

La fabrication des bagues et des armes improvisées.

Une industrie très originale s'est, d'autre part, créée : c'est celle de la fabrication des bagues.

Les fusées des obus allemands renferment une partie plus ou moins grande d'aluminium, tantôt elles sont entièrement en aluminium, tantôt il n'y a que l'ogive fondue dans ce métal, le restant de la fusée étant en cuivre ou en fer, tantôt même il n'existe qu'une bague en aluminium enserrant la masselotte. (La masselotte est une pièce du mécanisme qui fait fonctionner la fusée lorsque le projectile est arrêté brusquement dans sa course par son choc contre le but.)

L'anneau d'aluminium a donné l'idée aux hommes des tranchées de fabriquer des bagues avec ce que les fusées contenaient de ce métal précieux.

A l'origine ces bagues furent très simples, peu à peu elles s'affinèrent et des artistes se révélèrent ciselant ces petits bijoux avec leurs couteaux, les tiers-points de trousses, les instruments des scies articulées et des caisses d'outillage des mitrailleuses. On arriva même en utilisant le cuivre que renfermaient certaines fusées à faire avec ce métal des incrustations sur l'aluminium.

Pour mener à bien leur travail, les fabricants de bagues doivent accomplir les diverses opérations suivantes :

1° *La fonte.* — Celle-ci s'effectue dans une cuillère ou dans une calotte d'acier sur un feu de bois, comme soufflet on se sert d'un vieux fourreau de baïonnette percé à son extrémité.

2° *Le moulage.* — Les moules du début étaient en bois ou en calcaire tendre, bientôt les moules furent fabriqués avec des douilles de toiles de tente.

3° *Dégrossissage.* — Il est effectué au couteau. Pour l'intérieur de la bague, les fabricants utilisent volontiers le pic de la pelle-pioche.

4° *Polissage.* — Cette dernière opération est pratiquée d'abord avec le dos du couteau puis avec un morceau de bois dur, humecté de temps à autre avec de l'eau.

La plupart des fabricants de bagues n'avaient reçu aucune instruction professionnelle ou artistique les préparant à des ouvrages de cette nature, cependant on ne remarque dans leurs productions aucune faute de goût. Beaucoup

trouvent et réalisent des idées charmantes, des motifs harmonieux, des ciselures d'un fini parfait.

Ces artistes ne vendent d'ailleurs pas leurs bijoux, ils les envoient à leurs familles ou à des amis comme souvenir.

Une seule fois, à notre connaissance, il a été fait commerce des bagues des tranchées. Le colonel Malézieux, du 283e d'infanterie, eut l'idée, pour distraire ses hommes, d'organiser un concours de bagues en attribuant des prix aux cinquante d'entre elles qui seraient les mieux réussies. Et Mme Malézieux se chargea de vendre à Paris ces cinquante bagues, authentifiées de la signature du colonel et du cachet du régiment, au profit de l'Œuvre des Mutilés de la Guerre.

On peut dire que la fabrication des bagues aura longtemps fait fureur sur le front. Les hommes en arrivaient à se désoler quand les Allemands restaient plusieurs jours sans bombarder leurs tranchées, leur faisant risquer ainsi de manquer de matière première. Et si l'artillerie ennemie avait l'obligeance d'envoyer quelques obus, les fabricants de bagues se précipitaient avec ardeur au point de chute pour rechercher la fusée qui allait les ravitailler.

*
* *

Une autre industrie très florissante est celle des armes improvisées. La plus connue, parce que son emploi s'est très vite généralisé, est le crapouillot, sorte de petit mortier construit avec

un culot d'obus, que quatre morceaux de bois fichés en terre et dûment ficelés maintiennent immobile. Le crapouillot lance des bombes, confectionnées également par les soldats, dans les tranchées ennemies très rapprochées de nos lignes.

Des cylindres de moteurs trouvés dans des décombres d'usines, des tuyaux de gouttière en fonte ont permis d'établir sur des affûts ingénieusement disposés des lance-bombes avec freins qui déterminent les ravages les plus sérieux.

On nous a signalé dans l'Argonne des sections de mitrailleuses ayant disposé leurs engins sur des roues de charrette de façon à pouvoir les tourner instantanément selon les mouvements de l'ennemi.

Chacun sait que le périscope, ce tube optique employé primitivement par les sous-marins en plongée comme appareil de vision, a trouvé une application pratique dans les tranchées en permettant d'observer l'adversaire sans se découvrir. Très rapidement les envois de périscopes dans les tranchées, soit par les particuliers, soit par l'administration militaire, se sont chiffrés par milliers. Et comme des industriels peu scrupuleux mettaient en vente des périscopes inutilisables, le ministre de la Guerre fit passer dans les journaux la note suivante :

Un bon périscope doit remplir, avant tout, les trois conditions suivantes :

1° La distance entre les centres des miroirs ne doit pas être inférieure à $0^{m}70$.

2° La largeur de la glace supérieure ne doit pas dépasser 0m07.

3° Dans les périscopes composés de tubes glissant l'un dans l'autre, ou se fixant bout à bout, ces tubes ne doivent pas pouvoir tourner en glissant ou en s'ajoutant. Il faut, en effet, que les deux glaces restent toujours parallèles sans qu'on ait à vérifier leur parallélisme chaque fois qu'on fait usage de l'appareil.

Tout périscope ne remplissant pas ces conditions ne pourra être employé sur le front.

Les soldats ne possédant pas de périscope ont inventé un dispositif ingénieux pour arriver à viser dans la tranchée sans s'exposer aux balles ennemies.

Il s'agit du fusil à double crosse. Le fusil proprement dit posé sur le parapet de la tranchée est relié solidement à une crosse tenue par le tireur. Ce dernier, grâce au jeu d'une double glace, observe l'ennemi, cinquante centimètres en dessous du fusil, et, par conséquent, dans une zone de complète protection. Quand il a visé, il tire la gâchette au moyen d'une ficelle.

D'autres soldats sont passés maîtres dans l'art difficile d'aménager des postes d'observation parfaitement dissimulés. Ce sont des spécialistes que l'on réclame d'un bataillon à l'autre, parfois même d'un régiment.

Mais si les postes d'observateurs doivent être cachés aux investigations de l'ennemi, c'est la plupart du temps à découvert qu'il faut les construire, aussi est-il long le martyrologe des constructeurs. Nommons l'un de ces modestes héros, le soldat Huet, du 35e d'infanterie, cité à

l'ordre de l'armée pour s'être offert à exécuter un observatoire nécessitant un travail minutieux, qui ne pouvait être fait qu'en plein jour et sous le feu adverse. Il a réussi à terminer le poste avant de tomber gravement frappé et a dit, avant d'expirer, ces admirables paroles : « Je suis mort, mais ça ne fait rien, nous les vaincrons ! »

*
* *

**Le concert des deux artilleries.**

Un caractère curieux de cette guerre, c'est que l'on entend beaucoup plus qu'on ne voit. Cela tient à ce que l'on n'a pas encore trouvé le moyen de défiler les bruits, en sorte que nos soldats, sur la ligne de feu, vivent dans un véritable bain... de sons.

De notre côté ce sont les voix du 75, du 90, du 95, du 120, tuyaux inégaux d'un orgue gigantesque dont la poudre actionne la soufflerie. Rien ne sonne plus impérieusement aux oreilles que les départs simultanés et à quelques pas des projectiles de toutes ces pièces, sauf de temps à autre l'éclatement proche d'une marmite allemande. Un novice qui met pour la première fois le pied dans nos tranchées ne distingue pas la musique des projectiles français de celle des projectiles ennemis, au bout de quelques jours l'apprentissage est fait. Règle générale, le mugissement de nos pièces est suivi aussitôt du long hullulement sifflant et

grave, allant decrescendo de l'obus qui s'éloigne et vrille l'air, puis de l'éclatement faible à l'oreille parce qu'il est loin.

Mais voici que l'ennemi répond. D'abord le 77 teuton, plus volumineux mais bien moins efficace que notre 75. Il s'annonce par un sifflement aigu qui augmente à mesure qu'il approche. Quant aux grosses marmites boches, celles qui ont 105, 150, 210 millimètres de diamètre et pèsent quarante, soixante-dix, cent kilos, elles font entendre un sifflement plus grave et curieusement intermittent : ch..., ch..., ch..., on dirait des locomotives poussives qui avancent péniblement.

Ce sifflement s'entend plusieurs secondes à l'avance et permet aux hommes de s'abriter ou de se coucher, car si l'obus éclate ou simplement passe à peu de distance, le violent déplacement de l'air les renverserait brutalement. Du reste, quand on voit venir l'obus, on se rend compte fort bien, avec quelque expérience, de l'endroit où il va tomber.

Les détonations sèches et brèves de nos fusils semblent peu de chose à côté.

* * *

**La vérité sur les tranchées. - La bonne humeur sauve tout.**

Sitôt la nuit tombée les abords de la tranchée s'animent. C'est la nuit que se fait le ravitaillement en vivres et en munitions, que s'emportent les blessés, que s'opère la relève. La nuit sert également à changer les hommes du poste d'écoute,

à établir en avant de la tranchée ou à réparer les réseaux de fils de fer, à essayer de détruire les ouvrages avancés de l'ennemi, à préparer les prochaines attaques et souvent à les exécuter.

On a beaucoup décrit, dans les journaux quotidiens et les publications diverses inspirées par la guerre, l'existence dans les tranchées. Ces descriptions furent souvent outrancières, poussant les unes trop au noir et les autres au rose tendre. Tantôt la tranchée était un lieu d'enfer et de désespoir, tantôt au contraire on y jouissait de tout le confortable moderne, de repas fins et d'inépuisables sujets de distraction.

L'exagération est égale des deux côtés. Nous ne suspectons pas d'ailleurs la bonne foi des narrateurs, mais ils ont eu tort de généraliser et d'étendre à tout le front ce qui s'était passé à leur connaissance, un certain jour, dans une tranchée.

Il y a des tranchées, en effet, où il n'arrive rien de fâcheux pendant des mois entiers. Quelques fusillades, dont on sait se garer, lors de la relève des hommes, l'obligation de ne pas se montrer hors du parapet protecteur... et c'est tout. Que la température soit avec cela supportable, qu'aucun incident fâcheux n'entrave le ravitaillement, et les soldats qui les occupent écriront à leurs amis avec la plus entière sincérité que l'existence dans les tranchées n'est pas si terrible que certains l'ont prétendu.

Il y a d'autre part des tranchées sur lesquelles

l'effort de l'ennemi porte sans arrêt et avec une terrible persévérance. Le record sur ce point semble avoir été acquis sur la rive de la petite rivière de l'Yser (sud de la Belgique) quand, en octobre-novembre 1914, nos troupes furent soumises à une fusillade et à un bombardement ininterrompus pendant vingt-trois jours et vingt-quatre nuits. Rester terré au son de cette effroyable musique, soumis aux intempéries d'une saison rigoureuse et dans l'attente continuelle d'une attaque qui peut se produire à tout instant, nécessitait un effort presque surhumain. Des soldats qui assurèrent la garde de ces tranchées et en sortirent indemnes, il n'en est pas un qui n'ait reçu des balles ou des éclats de shrapnells dans son sac ou ses vêtements.

Il est évident qu'une bouteille de champagne ou un pâté de foie gras, envois de la famille, même l'installation rudimentaire d'un petit poêle fumeux ne suffisaient pas à transformer ces tranchées balayées par la mitraille et la neige en un lieu de délices.

*
* *

Mais ce qui sauvait la mise, ce qui permettait malgré tout de tenir, c'était l'esprit du front.

« Dans un salon parisien, écrivait un blessé, en racontant sa vie dans les tranchées, il paraîtrait lourd ; dans le tintamarre des batailles, il est excellent. Je me souviens d'un jour où le sol tremblait à ne se tenir qu'assis. Vers huit heures du matin, je sortis de ma musette un morceau de chocolat et du pain, une friandise.

Je tenais la tablette de la main droite, le pain de la main gauche. Comme j'élevais la première vers ma bouche, une marmite éclatant à quatre mètres nous inonde de terre. Ces grosses bombardes vous secouent si fort que la mâchoire et tous les muscles en sursautent pendant quelques minutes. Au bout des quelques minutes, ça recommença. Il y avait des tués, des écrasés. Nous les installons de notre mieux, et le petit peu du chocolat devint dans les intervalles la joie de ma tranchée : « Mangera, « mangera pas !.. » Et si j'avalais une bouchée, c'était des hourras d'enthousiasme. Les blessés eux-mêmes s'y étaient mis et s'amusaient malgré leurs souffrances.

« Si j'en avais le pouvoir, je donnerais la médaille militaire à l'un de nos caporaux pour les drôleries qu'il sut alors trouver. Ce Parisien des faubourgs exerce dans le civil l'agile métier de couvreur, il se promenait dans les tranchées en fredonnant des refrains montmartrois, hélant chacun par son nom.

« Un jour de pluie froide où, lassés de leur station interminable sous le feu et renfrognés par l'atmosphère humide, les plus solides d'entre nous se sentaient moroses, notre couvreur passa. Il considéra les figures lamentables que nous faisions, mit ses poings sur ses hanches, et s'adressant à tous : « Alors quoi, il pleut ? » Personne n'était en veine de lui répondre. Il eut un geste d'acteur qui rate son effet, sauta dans la tranchée, et relevant la tête abattue d'un des plus sombres : « Pleure pas, Mathieu ; tu la retrouveras, ta mère ! » Ce fut une traînée

rapide, un succès de première dramatique. Le mot courut les tranchées, coupant les lamentations, chassant les idées noires, s'adaptant à toutes les circonstances. On avait froid? « Pleure pas... », faim ? peur ? mal à l'estomac ? pas de lettres : « Pleure pas, mon gros, tu la retrouveras, ta mère ! »

*
* *

L'histoire du chien Marquis.

On a vu plus haut ce qu'est le poste d'écoute et comment les sentinelles qui l'occupent s'y trouvent exposées. D'autre part presque chaque nuit des reconnaissances sortent de la tranchée pour s'approcher le plus près possible de l'ennemi, reconnaître ses travaux, en prendre le profil, chose fort utile pour la prochaine attaque.

Beaucoup de compagnies possèdent des chiens qui accompagnent sentinelles avancées et reconnaissances, dénonçant l'approche de l'ennemi en tirant la capote de leur maître et lui évitant, ainsi qu'à ses camarades, une surprise fatale.

D'autres chiens particulièrement dressés portent les commissions d'une tranchée à l'autre.

Le chien du 92$^{e}$ d'infanterie, caserné en temps de paix à Clermont-Ferrand, était de ces derniers. Chien trouvé s'étant présenté certain soir au corps de garde qui lui avait donné la soupe, Marquis n'avait depuis jamais quitté le

régiment ; il prenait part à toutes les marches et manœuvres, le bruit des fusils, des canons ne l'effrayait pas.

Quand éclata la guerre, Marquis fut d'une grande utilité : il portait les ordres de compagnie en compagnie, coupant à travers les tranchées allemandes quand cela lui faisait gagner du temps. En Alsace, Marquis avait été chargé d'un ordre pour l'officier commandant la section de mitrailleuses, il s'en va bien vite, sautant des haies, des fossés, mais, au moment où il est prêt d'atteindre le but, une balle allemande le frappe ; le pauvre chien se traîne péniblement, perdant du sang le long du chemin, arrive cependant auprès de l'officier et meurt après avoir rempli sa mission.

*
* *

**L'attaque d'une tranchée. - Un récit saisissant.**

Nous lisons continuellement dans les communiqués officiels : « Un élément de tranchée a été enlevé par nos troupes... Nous avons réussi à prendre pied dans la seconde ligne de l'ennemi. » Se doute-t-on de ce que ces quelques mots lus presque distraitement, tellement ils reviennent de façon fréquente, représentent pour nos soldats d'efforts et de dangers ?

Dans le *Figaro*, M. Robert de Ligneau a décrit de façon saisissante ce spectacle dont il a été témoin en Champagne :

« Sans relâche nos 75 travaillent la tranchée

allemande à cinquante mètres devant nous. Dès qu'ils allongeront leur tir, le signal de l'assaut sera donné. Car tout cela est réglé, minuté, comme un changement de décor.

« A travers les meurtrières, on risque un œil pour se rendre compte du terrain à parcourir. « Assurez vos baïonnettes », recommandent les sergents dans chaque section. L'adjudant y va aussi de son conseil : que les petits, les « loin du ciel », ne grimpent pas les premiers, ils entraveraient le mouvement.

« C'est que c'est là l'instant critique de l'attaque : le parapet. Au moment où les hommes le franchissent en s'accrochant des mains et des genoux, une rafale de mitraille les accueille presque toujours. Combien dégringolent à cette minute-là, et retombent broyés dans la tranchée ! Et puis après l'élan est pris, on court, on crie et alors, m'a assuré un petit tirailleur, « les balles ne font plus de mal, même « quand on les reçoit ».

« Attention ! Nos obus commencent à tomber plus loin. Ils éclatent à cent mètres en arrière de la tranchée ennemie, sur leur seconde ligne qu'il s'agit d'inquiéter et d'empêcher de se porter trop vite au secours de la première. « Allons, allons, mes petits... », mâchonne le capitaine pour dissimuler son émotion. Il a peur pour ses hommes, ses hommes ont peur pour lui. Ils sont héroïquement quittes !

« Ça va y être. Chacun cherche de l'œil une anfractuosité, un bout de rocher, un caillou, où s'agripper pour bondir. On se regarde. On songe vaguement qu'il y en a peut-être qu'on

regarde pour la dernière fois. Mais on n'en est pas sûr. Et puis on espère que ce seront ceux qu'on ne connaît pas. Seulement, n'est-ce pas, on se connaît tous un peu. Alors c'est assez triste. On ne pense pas à soi. Heureusement ce serait encore plus triste. Ce n'est point affaire de courage. On est persuadé qu'on en échappera : la grâce d'état de siège.

« Maintenant nos batteries tirent par rafales. Un petit frémissement court toute la ligne. Le signal est donné : « En avant ! » Un grand cri sort de toutes les poitrines. En un terrible effort, on se hisse sur le parapet. On y est.

« Le feu ennemi éclate dans toute son effroyable puissance. C'est l'instant meurtrier. Mais on ne regarde pas à ses pieds. On regarde devant soi. On tire à peine. Tirer prendrait trop de temps. La grande affaire est de gagner, dans le moins de secondes possible, la tranchée ennemie ! Toute la plaine retentit de cette course furieuse, hurlante, jalonnée par les morts et les blessés. Et puis, tout à coup, l'immense rumeur s'assourdit. La compagnie, ou du moins ce qu'il en reste, vient de s'engouffrer dans la tranchée.

« Alors c'est un bond effroyable, une mêlée sans merci, une rumeur étouffée de cris, d'injures et de râles. Les fuyards allemands se précipitent vers le boyau. Ils y rencontrent ceux qui viennent à leur secours. Les nôtres s'y jettent à leur suite. Assaillants et défenseurs se ruent les uns sur les autres dans un indescriptible corps à corps. La mêlée est si violente et si compacte, que beaucoup abandonnent leurs

armes, devenues inutiles. On n'a point la place de tirer ni même de frapper. La moitié d'un fusil vaut mieux qu'un fusil tout entier : « Si « l'on peut parvenir à déboîter sa baïonnette, me « dit un sous-officier de tirailleurs, c'est fameux, « mais c'est bien rare. » Il vaut mieux ramasser une pioche, un morceau de fer, n'importe quoi. J'ai vu des hommes qui se battaient à coups de poing. J'en ai vu d'autres qui, faute d'avoir les mains libres, se mordaient. Seulement on avance la plupart du temps sur des cadavres. Alors on n'est pas solide sur ses jambes. C'est mou à marcher. On tombe, on se relève. Quelquefois on ne se relève pas. Cela dure, certains jours, une heure, deux heures. L'essentiel, n'est-ce pas, c'est de ne pas reculer.

« Lorsque le boyau est pris tout entier, ça va bien et il n'y a plus à s'occuper que de la tranchée suivante. Mais quand on n'a pu en conquérir qu'un morceau, on se dépêche de construire un barrage avec n'importe quoi, un pare-éclats, des fagots, des armes, voire même avec des morts qu'on empile les uns sur les autres. Et, quand c'est fait, on veille des deux côtés jusqu'à ce qu'un indice favorable permette de tenter une nouvelle poussée. Ce sont de rudes nuits pendant lesquelles on entend le souffle de la sentinelle ennemie à quelques mètres de soi.

« Pendant ce temps la tranchée que nous occupions tout à l'heure a été garnie, dès notre départ, par une compagnie de renfort qui attend à son tour l'instant d'entrer en action. Parfois, il faut l'appeler pour organiser la tranchée

conquise, pour refaire les terrassements éboulés sous les éclatements, pour reconstituer les parapets. Là encore tout sert de matériaux et les cadavres jouent leur rôle. On les étend sur le bord de la tranchée, les bras collés au corps, un peu de terre par-dessus et ainsi de suite. Ce funèbre rempart s'édifie de la sorte petit à petit. Ces cadavres ce sont souvent ceux des leurs, parfois ceux des nôtres. Doit-on crier au sacrilège? Non, sans doute. N'est-ce pas un dernier moyen qu'on offre à ces sublimes dépouilles de défendre le sol, de sauvegarder la vie de ceux qui restent, et, par delà même la mort, de servir encore la patrie pour la victoire de laquelle ils sont glorieusement tombés?

« Peu à peu, la tranchée s'organise. Le lendemain, elle est prête à subir l'inévitable contre-attaque et elle devient nôtre par l'aspect. Les vestiges boches disparaissent et dans le couloir souterrain où tout à l'heure on s'égorgeait, maintenant on prépare le repas du soir et on s'apprête à prendre quelque repos. »

*
* *

Comment les nôtres se protègent des incendiaires. – Masques, tampons et casques.

Les Allemands ne se font pas faute d'essayer d'attaquer aussi nos propres tranchées. Pendant plusieurs heures, parfois plusieurs jours, nos soldats doivent supporter un bombardement formidable et, tout en s'abritant de leur mieux, se tenir prêts à repousser l'assaut dès

qu'il se produira. La plupart du temps l'ennemi, pour avoir raison de l'héroïsme des nôtres, a recours aux bombes incendiaires ou aux vapeurs asphyxiantes.

Ce récit écrit par un officier qui assista au combat de Malancourt (Meuse), en mars 1915, a paru dans le journal *Le Temps* :

« Brusquement, par plus de vingt bouches cachées, des jets de flamme sortent des tranchées allemandes et, comme dirigés par la lance de pompiers habiles, sur tous les points inondent de feu nos tranchées. Des cris d'atroce douleur s'élevaient, des formes se tordaient, tandis que les survivants, affolés, se repliaient pour échapper à l'horrible supplice.

« Alors les casques à pointe émergèrent, des rires gras d'ivrognes étouffèrent les râles des agonisants, et en tunique, sans sac, les Allemands sortirent en masse de leurs repaires, s'élançant à la poursuite de nos soldats. Cependant, à quelques centaines de mètres, les nôtres déjà s'étaient ressaisis : renforcés par deux compagnies tenues en réserve, la rage au cœur, ils firent face avec une décision farouche aux masses compactes des incendiaires du Kronprinz qui se croyaient déjà maîtres du bois de Malancourt. Une contre-attaque acharnée culbuta les bandes de tortionnaires. Plus d'un rire de ces sauvages se figea en un rictus de mort. Nos baïonnettes étaient sans pitié pour qui tenait une arme.

« Plus vite qu'ils n'étaient venus les Boches s'en retournèrent. Quelques-uns désarmés ou blessés étaient faits captifs. Et grandeur magna-

nime du soldat français, les camarades des suppliciés respectaient la vie de ces brutes à face humaine. Quand, à l'arrière, on interrogea les prisonniers, on ne put, pendant plusieurs heures, tirer d'eux un seul mot; tous étaient profondément enivrés par un mélange d'alcool et d'éther dont leurs bidons étaient encore pourvus. »

Ces procédés barbares et contraires aux lois de la guerre ont amené nos troupiers à compléter souvent leur équipement d'accessoires inattendus. Sur leur poitrine pendent, entre les courroies de suspension des cartouchières, des sachets en caoutchouc de formes diverses.

L'un renferme un tampon humecté d'un liquide à base d'hyposulfite de soude, l'autre contient une sorte de cagoule en toile épaisse, garnie à hauteur des yeux d'une lame transparente de mica, un troisième abrite des lunettes de chauffeur d'automobile.

Le nuage très caractéristique des gaz asphyxiants s'élève-t-il de la tranchée d'en face, vite on ouvre le sachet numéro un et l'étui à lunettes. Aperçoit-on un petit groupe d'Allemands portant sur leurs épaules de petits réservoirs semblables à ceux qui servent aux viticulteurs pour arroser les vignes, on sait qu'ils vont essayer de nous vitrioler avec de l'acide sulfurique sous pression, en hâte nos soldats revêtent le masque protecteur et en avant à la baïonnette sur les vitrioleurs.

La proportion des soldats blessés à la tête dans les tranchées par des atteintes de balles et d'éclats de shrapnells, bombes ou grenades

fut extrêmement forte. Les troupiers essayèrent de se prémunir par des moyens de fortune, notamment en plaçant sur le képi le couvercle de la gamelle, ce qui amortissait les chocs dans un grand nombre de cas. Et quand une partie des régiments de cavalerie furent affectés au service des tranchées, les dragons, grâce à leur casque, perdirent beaucoup moins de monde que les hussards.

Le ministre de la Guerre songea donc à doter les troupes d'une calotte protège-tête à insérer dans le képi. Des expériences faites à Bourges, en janvier 1915, il résulta que celle-ci immunisait contre les blessures à la tête dans la proportion de 60 o/o. Chaque calotte revenait à o fr. 35. En juillet 1915, son emploi était généralisé.

Vers la même époque les fantassins étaient dotés d'un casque en tôle d'acier de 7 millimètres d'épaisseur, pesant 670 grammes. Ce casque était recouvert d'un vernis passé à l'étuve et dont la couleur s'harmonisait avec l'uniforme. Le casque ne constituait d'ailleurs qu'une mesure de protection et le képi restait toujours la coiffure réglementaire.

Pour protéger des balles de plein fouet et des mitrailleuses, le service du génie a imaginé des boucliers très épais, en acier spécial, et des casques fort lourds, mais ces engins, en raison de leur poids, sont d'un emploi forcément limité.

*
* *

La guerre de mines.

Le rapprochement des tranchées l'une de l'autre a amené les deux partis à utiliser la guerre de mines jusque-là réservée à l'attaque des places fortes. Aussi bien les tranchées et les moindres accidents naturels du terrain avaient-ils été aménagés d'un côté comme de l'autre en véritables ouvrages d'art.

Le problème consiste à parvenir, au moyen de galeries souterraines, jusqu'à l'endroit où s'élève la fortification de l'adversaire et à y placer un fourneau de mine qui, en explosant, mettra une partie de ses défenseurs hors de combat et troublera le reste. Le parti ami s'élancera alors dans la tranchée dévastée et la conquerra sans grand risque.

Français et Allemands usant de la guerre de mines à profusion, les sapeurs-mineurs ont dû se doubler d'écouteurs chargés de démasquer les mouvements souterrains de l'adversaire et placés aux endroits le mieux appropriés pour cette surveillance. On comprendra aisément que la fonction d'écouteur soit extrêmement délicate puisqu'il s'agit *de voir avec ses oreilles*, à travers des masses de terre, ce qui se passe chez l'ennemi. Un bon écouteur doit être capable de déterminer la direction, la hauteur, la distance des bruits entendus dont l'intensité varie suivant la nature de l'objet qui les provoque et des terrains rencontrés.

Si l'activité déployée par les adversaires est la même, si l'attention et la valeur technique des écouteurs sont égales, on arrive difficilement à placer un fourneau jusque sous la tranchée ennemie. Les galeries seront détruites de part et d'autre avant leur achèvement.

La guerre de mines demande à la fois de la promptitude de décision et d'exécution, de l'audace et de la prudence, un discernement capable de déjouer les ruses employées et une habileté permettant d'induire l'adversaire en erreur. Jamais nous ne saurons quels trésors d'intelligence, d'énergie, de souplesse se sont dépensés dans ces cheminements obscurs vers les positions allemandes.

Les épisodes héroïques de la guerre de mines figurant dans les comptes rendus officiels ne manquent pas. Entre tous nous avons choisi celui du 13 mars 1915, parce que, dans un récit rapide, il donne une idée exacte des difficultés à vaincre :

« Une lutte souterraine se poursuit depuis plusieurs mois autour de la ferme d'Alger (est de Reims). Sapes et contre-sapes progressent de part et d'autre, jusqu'au moment où le feu est mis au fourneau de mine.

« L'avantage appartient à celui dont l'initiative est la plus rapide.

« Nos sapeurs viennent de donner dans une opération récente une preuve nouvelle de leur sang-froid, de leur habileté technique et de leur bravoure.

« Les « écouteurs » placés dans un rameau de sape ayant rendu compte de la proximité d'une

galerie ennemie, un fourneau de mine fut installé et un puits fut creusé afin d'approfondir la chambre de mine, les travaux allemands paraissant exécutés sur un plan inférieur à celui de notre galerie.

« Le sapeur chargé de forer le puits rencontra soudain le vide. Il était parvenu dans la sape allemande.

« Toutes les lumières furent aussitôt éteintes, et l'on apporta le matériel nécessaire au chargement du fourneau.

« Deux officiers du génie et deux sapeurs armés de revolvers s'avancèrent dans la galerie ennemie. Ayant constaté par des chuchotements entendus à faible distance que cette galerie était occupée, ils regagnèrent le puits. Celui-ci fut fermé avec des planches, et le chargement de la mine commença aussitôt.

« L'opération fut très pénible ; pour ne pas attirer l'attention de l'ennemi les ventilateurs ne furent pas actionnés, et, faute d'oxygène, les bougies s'éteignaient fréquemment.

« Les Allemands cependant furent mis en éveil, et on les entendit bientôt frapper à coups de pioche et de pic le plancher du puits.

« Mais nos sapeurs les gagnèrent de vitesse. Avant que l'adversaire eût rien pu entreprendre, le fourneau, chargé de 650 kilos de cheddite, explosait, détruisant la galerie ennemie, et asphyxiant les Allemands qui y travaillaient. »

*
* *

**Rapports entre Français et Allemands. - Les usages des tranchées.**

Dans certains endroits de la ligne des tranchées la fusillade crépite dès que le plus léger mouvement se produit : la relève d'une sentinelle, l'arrivée du ravitaillement, un imprudent qui passe sa tête au-dessus du parapet, tout est bon comme prétexte. Dans d'autres, au contraire, des usages se sont tacitement créés. Le matin, des deux côtés, on se laisse le temps de faire sa toilette, pendant une demi-heure on monte sur les tranchées, on se débarbouille, on respecte de part et d'autre le convoi de ravitaillement. De même, la nuit, les hommes de garde français ou boches s'abstiennent de se tirer dessus.

Des incidents plaisants se produisent, l'un d'eux eut lieu, en novembre 1914, entre deux furieuses attaques des Allemands sur l'Yser.

Un jeune veau, échappé d'une ferme bombardée, vint gambader juste entre les deux lignes. Quelle tentation dans les deux camps, ce veau à la chair tendre, quel rôti, quel rata en perspective. N'y tenant plus, des boches s'élancent sans armes et des fusiliers marins qui tiennent la tranchée française en font autant. C'est une chasse mouvementée où les ennemis se mêlent, se bourrent de coups de poing : « Sale boche, tu ne l'auras pas ! » Enfin l'animal fut cerné, pris, abattu, égorgé, dépecé parmi les cris, les jurons,

les rires. Et les deux équipes de chasseurs tombèrent d'accord pour emporter chacune la moitié de l'animal.

Certaine après-midi où nos soldats avaient appris une victoire russe, d'une patrouille allemande qui, à la faveur de l'obscurité, s'était avancée près d'une tranchée de Lorraine, un appel s'éleva :

« Kamarade ! »

Un accord tacite voulait depuis plusieurs semaines qu'à ce mot de « Kamarade » on laissât pour quelques instants les fusils en repos. Nos soldats tout à la joie du succès russe sortirent de la tranchée pour en faire part aux Allemands :

« Une frottée, vous avez reçu une frottée ! »

Quand, de la patrouille ennemie, une exclamation retentit :

« *Penses-tu !...* »

Et sans le moindre accent, ou plutôt si, avec le parfait accent de Montmartre.

Là-dessus l'orateur allemand s'évertua à démontrer que les Russes « nous en avaient mis plein les yeux », que c'étaient eux qui avaient été frottés par l'invincible général von Hinderburg.

Au lendemain de cette soirée, lorsque le capitaine, dans la tranchée, voulut gagner son poste d'observation, instantanément le poste se trouva démoli par les mitrailleuses d'en face.

L'officier se rendit au second poste, poste de secours ; mais il avait été également et soigneusement repéré, pendant que le « montmartrois » amusait, avec ses discours et ses boniments, nos soldats trop loyaux et sans défiance.

« Par exemple c'est fini de rire, conclut le capitaine qui nous racontait l'incident, dorénavant il n'y plus de « Kamarades » qui tienne et à tous leurs appels nous répondrons par des coups de fusil. »

Mieux vaut donc ne pas tenter d'avoir de relations personnelles avec les boches.

*
* *

Les Boches écrivent. - L'Italie entre en ligne.

Ceux-ci nous inondent de proclamations, essayant de démontrer l'excellence de leur situation en France et en Russie. Bien entendu nous ne nous faisons pas faute d'y répondre, mais avec de meilleurs arguments. De temps à autre ce sont des lettres qui arrivent jetées d'une tranchée à l'autre en étant attachées à une pierre ou placées la nuit à proximité de notre ligne. En voici deux échantillons :

Chers et honorés Camarades,

Comme cette guerre dure depuis neuf mois et que tous les villages ont été ruinés ainsi que leurs habitants, il est temps de mettre une fin à tout cela. Nous sommes fatigués de cette vie de sauvages et vous devez l'être aussi. Nos chères femmes et nos enfants nous attendent depuis longtemps, les vôtres doivent vous attendre aussi.

Espérant que nous ferons du bien avec ceci,

Nous restons avec compliments amicaux.

Les Allemands.

De la tranchée, 11 avril.

Chers Camarades Français et Anglais,

Il est temps que vous mettiez fin à tout cela, car vous devez avoir assez de votre guerre. Nos pertes sont grandes et probablement les vôtres aussi. Chaque jour le temps devient plus beau; il vaudrait mieux retourner à la maison retrouver nos femmes et nos enfants qui nous attendent.

Que la joie revienne avec la fleur des cerisiers, le plus tôt sera le mieux.

Ou bien préférez-vous rester éternellement dans ces damnées tranchées ?

Avec compliments amicaux.

Les Allemands.

Les nôtres ayant déposé, en un point qu'ils savaient visité par les patrouilles allemandes, des journaux français et du pain, trouvèrent le lendemain en leur lieu et place un mot de remerciement. Le ministre de la Guerre en a publié le texte dont nous respectons l'orthographe :

Kamarades Français,

Malgret la surveillance exercée par nos soldats une main hardie est venue déposée près de nos lignes un pain et un billet doux, trop aimable pour qu'on croie à vos blagues. Quant au pain il était excellent, mais il faut vous dire qu'il nous a été plutôt utile que bon, car malgret mon patriotisme pour la patrie allemande, je dois vous avouer que nous sommes loin d'avoir le nécessaire et les circonstances nous obligeront ou de mourir de faim ou de nous rendre.

Si par audasse vous prenés se billet revenez avec un pain ou deux, ils seront les bien vus, car ici nous n'avons rien de bon. On vous remercie,

messieurs les Français, quoique vraiment un peu trop peu, avec l'espoir qua l'avenir vous serez plus généreux.

UN SOUS-OFFICIER DE L'ARMÉE ALLEMANDE.

*
* *

Une belle journée sur le front ce fut celle où parvint l'annonce officielle de la déclaration de guerre de l'Italie à l'Autriche.

Pendant les quinze jours qui avaient précédé, par l'envoi de journaux, de billets ou l'apposition d'écriteaux, les deux partis avaient cherché réciproquement à convaincre l'adversaire, les Allemands que l'Italie resterait neutre, les Français que notre sœur latine allait combattre à nos côtés. Mais, le 24 mai 1915, le télégramme suivant, adressé par le ministre de la Guerre au général Joffre, était communiqué à nos troupes.

Nous recevons de notre ambassadeur à Rome la dépêche suivante :

« A partir de demain 24 mai, l'Italie se considère en état de guerre avec l'Autriche-Hongrie. »

Nos troupes accueilleront avec un joyeux enthousiasme la nouvelle de l'entrée en action de notre sœur latine.

Fidèle à son glorieux héritage, l'Italie se lève pour mener, aux côtés de nos alliés et au nôtre, le combat pour la civilisation contre la barbarie.

En adressant à nos frères d'armes d'hier et de demain une cordiale bienvenue, nous saluons dans leur intervention un nouveau gage de la victoire définitive. A. MILLERAND.

La nouvelle causa une joie délirante et nos troupiers n'eurent plus qu'un souci : faire

connaître le plus tôt possible la nouvelle aux Boches. Des écriteaux se dressèrent bientôt portant ces mots : « *Italian ist mit uns,* l'Italie est avec nous » ; à la nuit les patrouilles portèrent à proximité des tranchées allemandes des lettres ou des journaux contenant le télégramme du ministre de la Guerre ; des proclamations furent imprimées ou polygraphiées à la hâte pour que les aviateurs les laissent tomber dans les lignes ennemies. En Alsace annexée, en particulier, ce moyen de propagande fut employé à profusion.

Dans les endroits où les tranchées étaient excessivement rapprochées l'une de l'autre les Allemands s'émurent souvent de la joie des Français qui se manifestait par des cris d'enthousiasme et des chants patriotiques. Ils demandèrent eux-mêmes ce qui se passait, mais accueillirent généralement la nouvelle avec incrédulité, on leur lança alors des journaux.

*
* *

**Le « défilage » de l'artillerie. - La bravoure est de tradition dans l'arme.**

Les artilleurs opèrent très à l'arrière des tranchées par-dessus lesquelles ils tirent pour atteindre les positions ennemies. Leur premier soin en installant une batterie est de la *défiler* de telle sorte qu'elle ne puisse être repérée. Les canons sont dissimulés dans des anfractuosités de terrain, des excavations naturelles ou artificielles ou à la

lisière d'un bois. Afin de leur éviter les regards indiscrets venant soit des lignes ennemies, soit des *aviatiks* ou des *tauben,* on les couvre de branchages ou de toitures sur lesquelles sont disposées de la terre et de l'herbe. L'art du défilage est parvenu à un tel degré de perfection, que des amis venant rendre visite à la batterie cherchent en vain son emplacement, bien qu'ils se trouvent à côté. Il faut, pour ainsi dire, avoir le nez sur le canon pour l'apercevoir.

Pour mieux donner le change, on a imaginé de faire établir, par des peintres de théâtre, des décors qui, vus à la lorgnette des lignes adverses ou du haut d'un appareil aérien, présentent l'aspect d'une batterie mal cachée. C'est une ruse de bonne guerre et les artilleurs de plusieurs batteries ont eu la joie de contempler les Boches s'acharnant à tirer ainsi sur du camouflage pendant que les vrais 75 ou 105 opéraient non loin de là en toute sécurité.

La besogne des artilleurs est très inégale. Ils resteront une, deux; quatre semaines sans autre consigne que de tirer quelques coups espacés, juste pour que l'ennemi et surtout les fantassins de nos tranchées sachent que la batterie veille. Puis subitement la préparation de l'attaque d'une tranchée adverse ou un bombardement violent des Allemands obligera les artilleurs à tirer sans discontinuer cinq heures, dix heures, un jour, deux jours, davantage encore! Le travail est alors terrible, il faut apporter les munitions, charger le canon, tirer dans le plus bref délai possible, l'intensité du feu constituant

le meilleur gage de succès. Par le froid, par la pluie les hommes sont en bras de chemise et transpirent quand même tellement ils remuent, tellement aussi les pièces surchauffées dégagent de calorique. Parfois le canon devient rouge et l'on jette de l'eau dessus pour abaisser la température.

Au milieu de cette agitation, les officiers restent impassibles, la lorgnette et le télémètre en mains, prêts à allonger ou à raccourcir le tir suivant le mouvement des deux adversaires. Car sans un soutien constant de l'artillerie nos fantassins ne pourront jamais atteindre et garder les tranchées allemandes et, d'autre part, un tir de barrage bien réglé, vivement exécuté, clouera au sol l'attaque boche la plus furieuse.

Les artilleurs savent le rôle tutélaire qu'ils jouent vis-à-vis de notre infanterie. Ils en sont fiers, aiment leurs pièces et ne consentent jamais à les abandonner, même quand la batterie adverse les a repérées et que les obus pleuvent sur eux. Ils mourront à la tâche jusqu'au dernier, comme un marin à son bord.

*
* *

**Relève des blessés et premiers pansements.**

La relève des blessés se fait plus ou moins aisément selon l'endroit où l'accident s'est produit. Si les hommes ont été atteints dans nos lignes ou peuvent les rejoindre d'eux-mêmes sans accroc, ils reçoivent de suite les soins des médecins de tranchée ou

sont conduits au poste de secours régimentaire d'où, après un pansement sommaire, ils iront à l'ambulance de première ligne qui, elle, fait les opérations en cas d'urgence.

Si les hommes sont blessés hors de nos lignes régulières pendant un combat, s'ils tombent sur un terrain disputé par les deux partis et qu'aucun n'a pu conquérir définitivement, ils risquent d'attendre plusieurs heures le moment où les brancardiers régimentaires ou de corps pourront sans trop de danger opérer la relève. En principe, c'est seulement la nuit que les brancardiers remplissent leur périlleuse mission, les Allemands tirant presque toujours sur eux, quand ils peuvent les voir, en dépit du drapeau à croix rouge agité par l'un d'eux.

Tout soldat porte sur lui un pansement individuel, il est donc recommandé aux blessés, quand ils le peuvent, de se l'appliquer de leur mieux. L'œuvre du docteur Delbet, 21, rue de Bourgogne, Paris, a d'autre part distribué à profusion des ampoules de teinture d'iode aux combattants et l'on en sait les merveilleux effets comme antiseptique et comme révulsif. En bien des occasions l'application immédiate de la teinture d'iode sur la plaie évitera de graves complications.

Les blessés sont relevés sur des brancards, des médecins accompagnent les brancardiers et font les pansements de leur mieux sur le champ de bataille. Le même blessé est donc fréquemment visité trois fois de l'endroit où il est tombé jusqu'à l'ambulance de première ligne : dans la tranchée ou sur le champ du combat, au

poste de secours régimentaire, à l'ambulance. Si l'état n'est pas très grave, il ne fait que passer à l'ambulance de première ligne pour être dirigé dans le plus bref délai sur l'hôpital d'évacuation.

Le poste régimentaire est situé dans un endroit abrité, entre 700 et 1.200 mètres de la ligne de feu, l'ambulance de première ligne est entre quatre et huit kilomètres du poste, mais les chemins détournés qu'il faut faire prendre le plus souvent aux convois pour éviter le tir de l'artillerie ennemie doublent la distance. Enfin l'hôpital d'évacuation est distant de dix à vingt-cinq kilomètres de l'ambulance de première ligne.

Est-il besoin d'insister sur l'héroïsme des brancardiers et des médecins-majors qui bravent mille dangers pour relever les blessés ou les soigner au poste de secours régimentaire; la liste s'allonge chaque jour de ceux qui ont payé de l'existence leur dévouement. Combien aussi de majors et d'infirmiers ont été blessés ou tués à l'ambulance de première ligne, toujours bombardée quand les Allemands peuvent la repérer, même si elle abrite plusieurs de leurs compatriotes !

*
* *

**La relève des tranchées. — La vie au cantonnement.**

Les réserves en attendant le moment de retourner aux tranchées sont logées dans des cantonnements établis tant bien que mal — le plus souvent mal que bien — dans les villes et les villages à moitié détruits qui se trouvent près

des lignes de combat. La distance est d'ailleurs très variable, parfois les réserves se tiendront à deux ou trois, parfois à dix ou quinze kilomètres. En principe on cherche, tout au moins, à ce que les hommes soient à l'abri de l'artillerie ennemie.

La relève des tranchées est donc suivie du retour au cantonnement que viennent de quitter les camarades ayant pris à leur tour la faction en face de l'ennemi. Le dessinateur Sem a publié dans le *Journal* une saisissante description du retour de la relève pendant la période des pluies qui sert de transition entre l'hiver et le printemps et où les terres argileuses et fraîchement remuées étaient atrocement détrempées :

« Voilà que du fond du ravin surgit, dévale vers nous une cohorte de spectres blafards, d'êtres fabuleux, impossibles à définir. A cette distance je ne puis encore distinguer ce qu'est cette livide apparition. On dirait une procession de pénitents, de trappistes revêtus de frocs de bure blanchâtre. Cela approche et se précise. Est-ce une équipe de puisatiers qui émergent de ce cratère de fange où se répercutent les détonations étouffées des canons ? La horde roule comme un torrent de limon, agité de remous ; bientôt son flot submerge notre auto, calée par ce flux de boue qui marche. C'est la relève des tranchées ! Ce sont les soldats qui viennent de passer dix jours et dix nuits dans les tranchées de B... Ah ! quel spectacle ! Rien, vous m'entendez bien, rien, ni les dessins, ni les photos, ni les descriptions, ne peut donner une idée de cette terrifiante et sublime réalité.

« Comment vous les dépeindre ? Vous vous rappelez les objets recouverts d'une couche pierreuse que nos parents rapportaient autrefois d'une visite aux sources pétrifiantes d'Allyse ? Eh bien, c'est exactement cela.

« Leurs képis sont des mottes de terre, leurs passe-montagnes en tricot des cottes de mailles, leurs fusils des pioches de terrassiers, leurs sacs des blocs de mortier comme en portent sur leurs épaules les maçons. Les couvertures roulées en bandoulière font penser aux vieux pneus terreux abandonnés le long des routes. Toutes les saillies de leur équipement : les épaulettes, boutons, ceintures, bidons, musettes, cartouchières sont mastiqués de glaise. De leurs barbes, de leurs moustaches pendent des stalactites, et, sous leur cagoule de boue, luisent des regards de loup. Un pieu dans leur main gantée de fange à la façon des hommes primitifs, ils marchent héroïquement tout d'une pièce dans leur carapace, faisant jaillir dédaigneusement sur ces civils qui les regardent passer la boue gâchée par leurs pieds lourdement bottés de terre, et des écailles tombent de leur capote à chaque enjambée. Sous leur enduit ils ont tous l'uniforme bleu horizon, mais verdi par l'usure. Cette teinte verdâtre qui apparaît par place sur leur poitrine à travers les craquelures de la tourbe me donne l'illusion qu'ils portent des cuirasses oxydées rongées de vert-de-gris, dont sont revêtus les chefs gaulois que les archéologues exhument des sépulcres sous les murs de l'antique Alésia. »

Même pendant la belle saison on revient

très sale des tranchées ; il suffit d'ailleurs d'un orage pour que les soldats soient maculés de terre presque autant qu'en hiver.

Il faut donc se nettoyer. L'administration militaire a fait de son mieux pour procurer aux hommes, à défaut de bains et de douches, tout au moins de l'eau en abondance. Les civils se sont efforcés en divers endroits d'apporter leur collaboration à une entreprise aussi indispensable.

Un modèle du genre est l'Œuvre de la Chemise du Combattant fondée à Commercy, 27, rue du Breuil, par M$^{me}$ Bizot.

Les soldats revenant des tranchées abandonnent leur linge sale avant de prendre une bonne douche à l'eau chaude avec lavage au savon puis vigoureuse friction au vinaigre mélangé de sublimé.

Après quoi chaque homme reçoit du linge propre et, suivant les disponibilités de l'Œuvre, un gilet de flanelle, une serviette, une ceinture, une pipe, du tabac, etc. L'Œuvre baigne et ravitaille ainsi plus de 5.000 soldats par mois.

Le Comité de Coordination des Secours Volontaires, 55, rue de Grenelle, institué par le Ministère de la Guerre, a envoyé au front des appareils à douches collectives qui ont été très appréciés, en permettant aux soldats retour des tranchées de procéder à une toilette efficace dans les meilleures conditions de confortable.

*
* *

Nous avons dit qu'on logeait les troupes au repos aussi bien que les lieux s'y prêtaient, mais parfois il n'y a plus rien : les maisons ne forment plus qu'un amas de décombres du milieu desquels émerge çà et là un pan de mur. On serait plus à son aise en rase campagne.

Heureusement le soldat français est industrieux. Il utilise les caves pour établir des villas souterraines qu'il étayera au besoin avec le bois de la prochaine forêt, qu'il munira de portes provenant des maisons dévastées, qu'il meublera de chaises, de tables, de lits rafistolés ingénieusement. Dans les endroits où le tir de l'artillerie allemande n'est pas à redouter s'élèvent rapidement de véritables villages dont les cahutes sont construites en bois, en briques, en terre, avec tout ce que l'on trouve à proximité. Il y a des rues dans le village et des services publics : le bureau du régiment, celui de l'intendance, le lavoir, une salle de réunions, des mess pour les officiers et les sous-officiers, une infirmerie, parfois une chapelle. Le village, les rues, chaque cahute, tout cela porte des noms pittoresques accusant l'inaltérable bonne humeur de nos troupiers.

Quant aux meubles, si l'on n'en a pas trouvé, on les a fabriqués de toutes pièces. Cela s'est vu surtout dans les Vosges où le bois qui est à profusion a permis de construire chalets et ameublement.

Ces chalets sont sur pilotis, comme en Suisse, afin d'éviter l'humidité, un balcon extérieur dessert toutes les pièces, le toit est en forme d'auvent. Les lits, chaises, tables, armoires sont tantôt rudimentaires, tantôt ornés de motifs décoratifs ; en tout cas ils ne cherchent nullement à copier les styles connus et possèdent une physionomie très personnelle.

Un lieutenant décrit, d'autre part, comment ses hommes et lui se sont organisés dans un des forts qui entourent Verdun :

« Mes hommes se sont creusés en terre des trous de 2 mètres de profondeur dans lesquels on descend par des marches. Ce trou a 4 mètres de long sur 1$^{m}$50 de large. En utilisant des bateaux (deux lits superposés) ils couchent là quatre ou cinq et ont encore un espace de 3 mètres pour se tenir dans la journée. Ces abris sont recouverts de gros rondins de terre et de tôle ondulée ; munis d'une cheminée creusée dans la terre, ils offrent refuge contre le froid, la pluie et les marmites boches. J'ai, moi, un véritable palais : un trou creusé dans le talus, au bord d'un chemin ; 5 mètres de long sur 2$^{m}$20 de large. Le toit se compose de gros arbres, ensuite une rangée de traverses de chemin de fer, puis une rangée de tôle ondulée ; puis encore 50 centimètres de terre avec une rangée de gros arbres de 40 centimètres de diamètre et toujours et encore de la terre.

« Le plancher est en bois. Les murs sont faits avec de jolies planches. J'ai une fenêtre et une porte vitrée face au midi. Cette grande « cagna » est séparée en deux parties : dans

le fond une espèce d'alcôve de $2^m20$ sur 2 mètres dans laquelle se trouve mon lit, lit pliant avec draps, un lit dans lequel je peux coucher déshabillé, ce qui est un énorme confort ; dans l'autre partie, qui sert de salle à manger, bureau, salon, fumoir, etc., se trouvent une table, quatre chaises, un poêle, un téléphone et de nombreux porte-manteaux. Pour l'éclairage, une lampe à pétrole. J'ai aussi un water-closet avec siège en bois. Il n'y a pas le tout à l'égout, mais c'est déjà un vrai luxe sur le front. »

Nous avons vu comment se passait la journée dans les tranchées, la journée au repos rappelle un peu plus la vie des casernes : il y a des revues d'effets, d'armes, de chaussures ; il y a des exercices, des théories ; il y a le sergent et le caporal de semaine ; il y a les corvées. Les hommes se plaignent de temps à autre de tout ceci qui rappelle trop le temps de paix, l'exercice leur déplaît souverainement : « Pourquoi nous traite-t-on comme des bleus ? » disent-ils, mais les officiers estiment que c'est là chose nécessaire pour bien tenir les soldats en main. L'exercice est au militaire ce que la pratique des gammes est au pianiste le plus habile, hors de là on perd rapidement le meilleur de ses qualités.

D'ailleurs les repos sont assez nombreux. Les hommes les égaient avec des parties de croquet, de foot-ball, de boules, de bouchon, selon les goûts ; les manilleurs et les bridgeurs les plus enragés des tranchées retournent naturellement à leurs passions quand ils sont

en réserve. D'autres pêchent, chassent. D'autres encore préparent des représentations théâtrales sur des scènes improvisées où artistes de carrière et amateurs unissent leurs efforts pour divertir les camarades.

*
* *

**Les représentations au front. - Théodore Botrel.**

La question s'est posée de savoir s'il convenait ou non que dans les villes les théâtres restassent ouverts pendant la guerre. Sur le front elle ne s'est pas discutée, car l'on ne manque jamais une occasion de s'amuser. Les officiers laissent du reste à leurs hommes pour l'organisation de ces représentations la plus large initiative, des auteurs écrivent parfois même des revues où les côtés comiques de la vie militaire sont blagués avec bonhomie. Et le colonel qui préside rit le premier de bon cœur.

Certaines unités ont la chance de posséder de réels talents : des prix du Conservatoire, musiciens ou acteurs, des vedettes du théâtre ou du concert, des numéros émérites de music-hall, clowns, équilibristes, athlètes, prestidigitateurs, danseurs, dresseurs d'animaux. Ce sont là autant d'aubaines permettant d'établir un programme ultra-corsé dans lequel le grand air d'Hérodiade ou une poésie de Musset alterneront avec une scie de café-concert et une exhibition de chiens savants.

Le soldat n'est pas du reste difficile à amuser,

ceux même auxquels la situation mondaine permettait dans la vie ordinaire de faire les difficiles ont retrouvé la même mentalité que lorsqu'ils allaient tout enfants au Guignol des Champs-Élysées. Ils rient franchement et largement à tout ce qui est capable d'exciter leur bonne humeur, et si un de leurs camarades dit ou chante quelque chose de sentimental ou de patriotique ils applaudissent et s'essuient les yeux sans aucun respect humain.

*
* *

Parmi les représentations du front, celles que le chansonnier Botrel donna un peu partout méritent d'être mentionnées.

Le 1er septembre 1914, au moment même où le sort des armes semblait nous être le moins favorable, M. Millerand, qui venait d'arriver au Ministère de la Guerre, eut une jolie idée. Il chargea le chansonnier breton Théodore Botrel de se rendre dans tous les cantonnements, casernes, ambulances et hôpitaux au gré de sa fantaisie, pour y dire et chanter aux troupes ses poèmes patriotiques. En agissant de la sorte, M. Millerand faisait preuve d'une juste psychologie à l'égard du soldat français qu'un peu de gaieté rend capable de supporter, l'âme sereine, les fatigues et les périls les plus grands.

Théodore Botrel remplit sa mission avec ardeur. Il commença par l'Est, donnant au moins une, souvent deux séances, par jour et remportant chaque fois un plein succès.

Maurice Barrès qui assista à l'une des premières séances en a fait un récit dont nous citerons un extrait :

« Une immense salle de manège où deux mille soldats en bon ordre étaient déjà rangés devant une estrade très haute et peu solide, gentiment décorée de faisceaux tricolores. Un petit groupe d'officiers sont assis, mais faute de place, les deux mille soldats demeurent debout. Comment Botrel va-t-il dégeler tout le monde et se dégeler lui-même? Comment va-t-il, dans cette salle plutôt froide et sombre, saisir la pensée de ces hommes à jeun et la faire rayonner?

« Il arrive d'un pas ferme, un peu balancé, à la manière des matelots. Il monte là-haut la figure avenante et tranquille et tout de suite, d'une voix usagée mais chaude et forte, il dit ses titres, ses raisons d'être bien accueilli et adopté. Le tout clairement et modestement, d'une manière qui passe la rampe et intéresse le public. « N'attendez pas, mes camarades, que « j'aille amollir votre ardeur. Petit sergent de « Déroulède, j'ai vingt ans sonné du clairon ! »

Théodore Botrel fait alors défiler devant son auditoire mis très vite en confiance ses chansons les unes ironiques, les autres indignées. Il alterne afin de varier l'attention. Rires et applaudissements le soutiennent d'ailleurs dans sa tâche. Choisissons deux chansons types dans ce répertoire alerte et plaisant.

## EN ALSACE

I

Quand nous franchîmes la frontière
Pour délivrer le cher pays
Où, depuis la guerre dernière,
Tant d'exilés sont endormis,
Sur un ton nostalgique et tendre
Dans le vent, les sapins chantaient ;
Nous fûmes surpris de comprendre
Ce qu'entre eux ils se chuchotaient :
Des Vosges fidèles,
Sombres sentinelles,
Comme aux anciens jours,
Les sapins d'Alsace
Parlent à voix basse,
En français toujours,
Toujours !

II

Le lendemain, — c'était dimanche, —
D'un talon sonore et joyeux,
Nous martelions la route blanche
Qui descend jusqu'à Montreux-Vieux ;
Les cloches du petit village
Carillonnaient à l'unisson...
Et nous comprenions leur langage
Et leur prière et leur chanson :
Des vertus chrétiennes,
Ferventes gardiennes,
Comme aux anciens jours,
Les cloches d'Alsace
Sonnent dans l'espace,
En français toujours,
Toujours !

III

C'est à qui, la journée entière,
Nous fêta dans le vieux hameau,
Et, dédaignant la lourde bière,
Nous régala de vin nouveau...
Et le vin montant à la tête
Ainsi que « l'eau du cœur » aux yeux,
Chacun nous dit sa chansonnette,
Dans le vieux parler des Aïeux !
Oui, quand il faut boire,
O France ! à ta gloire,
Comme aux anciens jours,
Le vin blanc d'Alsace
Fait chanter la Race
En français toujours,
Toujours !

## JEAN-SAC-AU-DOS

— Quel est donc ton nom, joyeux drille
Qui vas au front leste et dispos,
Rose et joli comme une fille ?
— Je n'ai plus de nom de famille,
Je n'ai qu'un nom : Jean-Sac-Au-Dos !

— Képi bleu, pantalon garance,
Au milieu des coquelicots
Tu sembles une fleur immense.
— Je suis fleur du Jardin de France !
M'a répondu Jean-Sac-Au-Dos !

— Songeant à ta mère chérie,
Tu dois avoir le cœur bien gros
Et l'âme tout endolorie ?
— Ma mère à moi, c'est la Patrie,
M'a répondu Jean-Sac-Au-Dos !

— Je t'ai vu la tête baissée
Au milieu des joyeux propos,
Songeant à quelque délaissée ?...
— La Victoire est ma fiancée !
M'a répondu Jean-Sac-Au-Dos !

— Guillaume nous nargue et nous jette
Des insultes dans ses journaux,
Et sa voix est pointue et nette !...
— Pas autant que ma baïonnette,
M'a répondu Jean-Sac-Au-Dos !

— Certes, mon gars, la France est celle
Qu'il faut aimer sans nul repos :
Je veux vivre pour la voir belle !
— Moi, je voudrais mourir pour Elle !
M'a répondu Jean-Sac-Au-Dos !

Voici enfin une petite poésie sur le Jardin Zoologique d'Anvers pendant l'occupation allemande :

## LES FAUVES

Durant qu'en toute la Belgique,
Corps, cœurs, tout est un peu meurtri,
Dans le Jardin Zoologique,
Tout est doux, et tiède, et fleuri ;

Le tigre n'a rien de tragique :
Il va, vient, sans pousser un cri ;
Le lion rêve, nostalgique ;
L'ourson danse et l'hyène rit ;

Et, chez eux, parfois je me sauve
De l'homme barbare : le Fauve
Semble avoir plus d'humanité ;

Et je trouve injuste, et j'enrage
De voir les carnassiers en cage
Quand Guillaume est en liberté !

Le chansonnier a eu la bonne idée de tenir un carnet de route sur lequel plusieurs chefs des unités devant lesquelles il parut ont tenu à dire la bonne action morale qu'il avait eue sur les hommes. A Brienne notamment, il a chanté devant sept cents soldats d'un dépôt d'éclopés, et le médecin-chef écrit sur le carnet : « Résultat inattendu de la visite de M. Botrel. La plupart des éclopés ont demandé à repartir en avant. N'est-ce pas le meilleur éloge à adresser au chansonnier? »

*
* *

**Soldats laboureurs et jardiniers.**

Nos soldats occupent également les journées où ils ne sont pas de tranchées à réparer les routes et à en créer de nouvelles. Les routes, avec les mouvements de troupe, les charrois incessants d'artillerie, de matériel de toute sorte, de munitions, de vivres, sont soumises à une dure épreuve, il faut sans cesse les remblayer pour combler les ornières qui s'y forment après les pluies, il faut souvent les agrandir pour permettre aux convois de passer pendant que des régiments y évoluent. La guerre a, d'autre part, donné une importance stratégique considérable à des endroits qui dans la vie ordinaire n'en présentaient guère et ne jouissaient par conséquent d'aucun moyen sérieux de communication. Là c'est un sentier qu'il a fallu transformer en route, ou même une route que

l'on a dû créer de toutes pièces. Dans le massif des Vosges notamment, des routes accessibles aux autos ont été ainsi construites pour permettre aux convois d'approvisionner les troupes qui tiennent les crêtes à six cents, huit cents, mille mètres d'altitude.

Le soldat, décidément apte à tout, n'est pas seulement cantonnier, il devient, quand cela est utile, laboureur, agriculteur, jardinier.

M. H. Gomot, sénateur et ancien ministre de l'Agriculture, a raconté le trait suivant :

En septembre 1914, un détachement du génie fut envoyé dans le département de Meurthe-et-Moselle, chaque compagnie logeant dans une commune.

L'une de ces compagnies se trouva dans un village presque désert ; les hommes valides étaient mobilisés et une partie de la population avait fui devant l'invasion menaçante.

Ceux qui n'avaient pas déserté le foyer familial y restaient désemparés : plus de travail, plus de culture. A peine quelques femmes, quelques vieillards tentaient-ils un stérile effort.

Parmi les soldats, il y avait des agriculteurs originaires de la Sarthe, de la Mayenne, de Seine-et-Oise. C'était pour eux un triste spectacle que de contempler ces terres abandonnées et si faciles pourtant à mettre en valeur. Et avec l'autorisation de leur capitaine, ils voulurent venir en aide aux infortunes qui se révélaient autour d'eux. D'abord le travail porta sur quelques champs, car l'ennemi était fort près, le canon grondait jour et nuit et l'on ne savait ce qui se passerait demain. Peu à peu la

confiance dans la solidité de nos lignes gagna tous les esprits et l'exploitation agricole se développa.

Nos soldats battirent les gerbes de blé, parfois avec des machines de fabrication allemande, récoltèrent les betteraves et les pommes de terre. Et comme la main-d'œuvre pour l'engrangement était insuffisante, on employa les chevaux du parc.

Puis vint le tour des semailles d'automne, en trois semaines elles furent assurées et le village reprit sa vie normale.

Les sapeurs du génie ont continué leur belle et bonne œuvre tout l'hiver et tout le printemps pendant les loisirs que le service leur laissait. Grâce à eux les blés ont poussé, la plaine a reverdi, les arbres se sont couverts de fleurs puis de fruits. Les habitants du village, gagnés par leur ardeur, ont repris courage eux-mêmes et quand, après la victoire, les hommes reviendront, ils auront la joie de contempler les champs cultivés, les granges pleines, les basses-cours peuplées.

*
* *

Après les soldats laboureurs présentons les soldats jardiniers. Le fait qui suit s'est passé au 131e territorial, mais plusieurs autres régiments ont agi de même.

Donc le capitaine Jean Cazes, du 131e territorial, avait fait avant la guerre des campagnes coloniales. Là-bas il est d'usage que les soldats de tous les postes cultivent des jardins potagers.

Peu importe si ce sont eux qui mangeront les légumes plantés puisque, s'ils sont changés de poste, ils trouveront dans leur nouveau campement un jardin potager pareillement entretenu.

Le capitaine voulut appliquer le même principe à sa compagnie qui comptait plusieurs hommes ayant les notions nécessaires, il acheta les graines, quelques outils qui n'existaient pas parmi le matériel réglementaire et l'on établit un superbe jardin potager là où la compagnie allait se reposer quand elle n'était pas de service aux tranchées. Bientôt presque toutes les autres compagnies imitèrent cette initiative.

Et à partir du printemps 1915, les soldats du 131^e^ territorial purent ajouter à l'ordinaire des salades variées, des petits pois, pommes de terre, carottes, haricots verts, des fines herbes, etc., le tout fraîchement cueilli, selon les principes de la bonne cuisine. Certains hommes originaires des grandes villes n'avaient jamais rien dégusté de pareil !

*
* *

**Pas de femmes. — Ruses féminines. — Le drame de Compiègne.**

« Dans l'intérêt des familles et notamment pour éviter aux femmes d'officiers des voyages qui seraient sans objet par suite des ordres du général en chef, le ministre de la Guerre croit devoir rappeler que les officiers ne sont pas autorisés, même lorsqu'ils appartiennent au service de l'arrière,

à se faire suivre de leurs femmes ou à les faire venir auprès d'eux au cours de la campagne. Tout officier qui enfreindrait cette prescription encourrait une punition sévère. »

Cette note officielle parue dans les journaux se justifiait à tous points de vue : dangers à courir, encombrements, abus fatalement provoqués par une tolérance, jalousie des femmes n'ayant pu rejoindre leur mari à l'égard de celles qui eussent été privilégiées. Elle n'en provoqua pas moins bien des déceptions et des peines, car elle fut appliquée strictement. Il va de soi que l'interdiction imposée aux officiers était tout autant valable pour les sous-officiers et simples soldats.

Empreints des principes de discipline, les militaires se soumirent plus facilement que les femmes. Celles-ci, après plusieurs mois d'absence, avaient le désir bien légitime de revoir leur mari, encore accru peut-être par la défense édictée. Et tout le temps des hostilités, des milliers d'entre elles s'ingénièrent à enfreindre la consigne.

Ce n'était pas chose commode car, en pénétrant dans la zone des armées, elles se trouvaient soumises à l'interrogatoire d'un commissaire militaire initié, au bout de quelques jours de pratique, à toutes les roueries qu'il lui fallait déjouer. Seules les naïves avouaient la vérité dès l'abord, le plus grand nombre cherchait à donner le change et à justifier le voyage par un tout autre motif.

Il en est qui voulaient se faire passer pour couturières, modistes, marchandes de nou-

veautés allant à leurs affaires, et, comme preuves de leur dire, elles apportaient des caisses d'échantillons. Le commissaire ne devait pas essayer de les embarrasser en les priant de citer quelques noms de commerçants qui fussent leurs clients dans la ville, le Bottin des Départements leur ayant permis d'en apprendre par cœur une certaine quantité !

D'autres femmes venaient voir une parente et exhibaient la lettre authentique d'une tante ou d'une cousine. La signataire de la lettre habitait bien le pays, mais ne possédait avec la voyageuse d'autre lien de famille que celui qu'elle avait bien voulu accepter pour la circonstance. Il suffisait de confronter à part les deux prétendues parentes pour s'en convaincre.

D'autres allaient jusqu'à présenter comme leur propre bien des papiers très en règle appartenant à une habitante obligeante de l'endroit. Il ne s'agissait donc plus d'une voyageuse à la venue suspecte mais d'une personne rentrant tranquillement chez elle : « Si vous voulez me faire accompagner pour plus de sûreté, Monsieur le Commissaire, votre envoyé me verra mettre la clef que voici dans la serrure de la porte d'entrée ! »

Quand le scénario de la comédie était préparé avec une telle perfection, le commissaire militaire pouvait être vaincu, mais le plus souvent c'est lui qui avait le dernier mot en jouant au besoin le grand jeu et en déclarant à son interlocutrice : « Madame, je sais tout, vous êtes découverte et je vous préviens que vous allez passer en Conseil de Guerre. »

Dix-neuf fois sur vingt, quand il y avait doute, le truc réussissait. Et la jeune femme, qui avait échafaudé tant de mensonges pour voir son mari, s'effondrait dans les larmes.

Le Conseil de Guerre ne constituait qu'un épouvantail destiné à obtenir les aveux. La femme du militaire découverte en était quitte pour attendre dans la gare, sans pouvoir en sortir, le premier train retournant en sens inverse.

Ceci permettait aux plus entêtées de faire une dernière tentative : « Monsieur le Commissaire, je n'ai pas assez d'argent pour prendre un billet, faites appeler mon mari et il me donnera ce qui me manque ! » C'était là peine inutile, le commissaire faisait fouiller la dame et, si celle-ci avait dit vrai, il la faisait rapatrier gratuitement.

Supposons même que la femme du militaire soit parvenue à sortir victorieusement de la gare. Ses tribulations n'ont pas pris fin, car elle va être surveillée à son insu et, si elle se promène avec son mari, elle ne tardera pas à être découverte et renvoyée. Pour se maintenir dans la place défendue, il lui faudra l'éviter en public, ne le voir que de loin en loin, tout en vivant dans des transes perpétuelles. Aussi, après quelque temps d'une existence intolérable, beaucoup ont-elles préféré réintégrer d'elles-mêmes leur domicile.

*
* *

Cette surveillance indispensable au maintien de la discipline provoqua un drame particuliè-

rement douloureux qui se déroula à Compiègne en novembre 1914.

Un officier du 11e hussards, le capitaine Hérail, s'était marié dix ans plus tôt avec une jolie jeune fille, Mlle Marguerite Courail, appartenant à une excellente et riche famille du Midi. Lui était sorti de Saint-Cyr dans un bon rang. Un avenir de bonheur semblait donc réservé au jeune ménage dont trois enfants étaient venus compléter l'apparente félicité.

Malheureusement Mme Hérail aimait son mari d'un amour tyrannique, au point qu'elle ne pouvait souffrir qu'il se séparât d'elle, même pour les plus courtes absences. Était-il appelé au quartier pour son service, elle retardait son départ autant qu'elle le pouvait ; puis à peine était-il sorti qu'elle envoyait l'ordonnance le chercher. Devait-il aller en manœuvres, elle le contraignait à demander un congé ; et s'il ne l'obtenait pas, elle le suivait, s'attachait à lui. En vain s'efforçait-il de l'éloigner, et quand il la mettait de force dans un train pour la renvoyer chez elle, elle réapparaissait le lendemain.

On devine combien ces exigences de la femme furent nuisibles à l'avancement du mari. Le capitaine souffrait horriblement d'une telle situation, mais en secret, car c'était un bon et un faible.

Au début de la guerre, le capitaine Hérail partit en Alsace avec son régiment. Il se battit bravement et fut inscrit au tableau de la Légion d'honneur. Évadé du foyer où il avait été abreuvé de tribulations, libéré de l'incessante contrainte qui l'accablait nuit et jour, il voyait la possibi-

lité de réaliser le rêve de gloire de ses jeunes années, ou plutôt, hélas ! il l'avoua depuis, de rencontrer la balle qui le délivrerait.

La balle ne vint pas.

Au mois d'octobre, le 11e hussards était dirigé sur Compiègne. Bien que le capitaine eût évité de faire connaître à Mme Hérail sa nouvelle résidence, celle-ci parvint à l'apprendre et accourut.

En vain le capitaine essaya-t-il de la renvoyer, invoqua-t-il la défense, les peines disciplinaires encourues par lui. Elle s'obstina, restant dans son logement, sans sortir.

Après un premier rappel à l'ordre resté sans effet, le lieutenant-colonel Moineville, commandant le régiment, dut sévir. Le commandant Bouchez vint, un matin, trouver le capitaine Hérail chez lui pour lui signifier la décision de leur chef.

— Quinze jours d'arrêt de rigueur, radiation du tableau de la Légion d'honneur et, si Mme Hérail ne partait pas, renvoi immédiat au dépôt du régiment.

C'était pour le malheureux officier la fin de sa carrière, pis peut-être encore, c'était sa faiblesse d'homme tremblant devant sa femme, étalée devant tous ses camarades.

Le commandant Bouchez, qui, comme tous les officiers du régiment, aimait beaucoup le capitaine Hérail, lui prodigua les conseils bienveillants en élevant la voix, car il sentait que la femme était dans la pièce à côté. Il termina en disant :

« Allez maintenant parler à Mme Hérail. »

Le capitaine ne put arriver à la persuader.

« J'ai essayé de tout, a-t-il dit depuis, de la fermeté, de la persuasion ; j'ai prié, j'ai supplié. J'ai évoqué notre amour, j'ai évoqué l'image de nos enfants. Impossible de la convaincre !

— Je resterai », déclarait-elle avec un entêtement de plus en plus obstiné.

Alors ce faible fut exaspéré, une colère irrésistible l'empoigna, il saisit son revolver.

« Veux-tu partir ?

— Non ! »

Trois détonations. Et Mme Hérail était morte.

Tel fut ce drame, inédit dans les annales judiciaires pourtant si riches.

On crut que le capitaine n'y survivrait pas. Une dépression nerveuse nécessita son admission pendant plusieurs mois à l'hôpital du Val-de-Grâce, puis, en avril 1915, il comparaissait devant le deuxième Conseil de Guerre de Paris.

Ses chefs, ses camarades vinrent à l'audience exprimer leur pitié pour leur frère d'armes et raconter les péripéties du drame. Une lettre de la mère de la victime annonçait qu'elle conservait une profonde affection au capitaine Hérail. Lui-même se défendit avec une sincérité touchante.

Aussi, après une éloquente plaidoirie de Me Henri Robert, bâtonnier de l'ordre des avocats, le Conseil de Guerre prononça-t-il un double acquittement sur l'accusation principale de meurtre et sur l'accusation subsidiaire de coups et blessures ayant entraîné la mort sans avoir l'intention de la donner.

*
* *

**Le « Bulletin des Armées de la République ». - La Presse du Front.**

Les journaux quotidiens ou périodiques sont très lus sur une grande partie du front, soit que des marchands les vendent directement, soit que les services d'approvisionnement venant de l'arrière se chargent de les apporter.

Cependant il existe forcément des points où les journaux ne pénètrent guère ou tout au moins n'arrivent que de façon très irrégulière. Et c'est une grande privation pour les soldats et leurs chefs de ne pouvoir suivre autant qu'ils le voudraient le drame immense auquel ils participent.

Napoléon I^er^, pour frapper et maintenir l'esprit public, avait inventé les Bulletins de la Grande Armée, mais ceux-ci étaient plutôt destinés à la population civile. A l'usage des soldats il n'y avait alors que ses vibrantes proclamations, soit au début d'une campagne, soit après un succès marquant.

Au commencement des hostilités le gouvernement a eu l'idée de faire rédiger sous son contrôle un *Bulletin des Armées de la République* à l'usage exclusif des militaires se trouvant dans la zone des armées. Cette réserve avait pour but de ne pas concurrencer la presse, car les militaires qui étaient dans la zone de l'intérieur pouvaient se procurer les journaux quotidiens.

Le 15 août 1914 paraissait sur le même format que le *Journal Officiel* — le quart des journaux ordinaires — le premier numéro du *Bulletin des Armées de la République.*

Son but était nettement défini dans deux lettres publiées en tête de ce numéro : l'une adressée par M. Messimy, alors ministre de la Guerre, à M. René Viviani, président du Conseil des Ministres ; l'autre de M. Viviani. Voici ces documents :

**Lettre du Ministre de la Guerre au Président du Conseil.**

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

Nos armées couvrent la frontière depuis la mer du Nord jusqu'à la Suisse. Sur cet immense front de plus de 400 kilomètres, au sein d'armées de plusieurs millions d'hommes, chaque officier, chaque soldat est perdu, livré aux impressions de l'instant et du lieu où il se trouve, sans nouvelles des siens, sans nouvelles même de la guerre.

Je crois nécessaire d'apporter à tous ceux qui combattent dans ces conditions sur le front un puissant réconfort, par la publication quotidienne d'un Bulletin distribué dans tous les corps, à tous : officiers et soldats.

Je veux que, par les informations de ce Bulletin, ils puissent constamment mesurer l'importance de leurs efforts individuels dans l'effort national et que cette pensée crée parmi eux une généreuse émulation ; je veux que par lui ils apprennent de quels soins la Nation entoure les parents, les femmes, les enfants qu'ils ont laissés derrière eux au foyer.

Ils se consacreront ainsi avec plus d'abnégation

encore si c'est possible à leur grande tâche, tâche glorieuse s'il en fut jamais, où le sacrifice doit avoir pour prix l'indépendance de la Patrie et la grandeur de la France dans le triomphe du droit et de la liberté.

Je vous demande, Monsieur le Président, la permission de placer sous votre haut patronage ce Bulletin qui va porter à nos armées la voix de la France.

Aucune autorité plus que celle du chef du gouvernement ne saurait donner à cette voix toute sa force, celle qui entraînera à la victoire. MESSIMY.

## Réponse du Président du Conseil au Ministre de la Guerre.

MON CHER AMI,

Je vous remercie d'avoir placé sous mon patronage le *Bulletin des Armées de la République*. Ce sera l'honneur de ma vie d'avoir pu, en vous répondant, communiquer à travers l'espace avec cette jeunesse glorieuse qui, à l'appel de la patrie, s'est dressée frémissante et prête au suprême combat.

L'œuvre que vous fondez est noble. Elle est utile. Ainsi pendant que tous nos enfants, debout à la frontière et demain au delà de la frontière, offriront au pays le rempart mouvant de leurs poitrines, ils seront, par un lien visible, rattachés à la Patrie.

Ils sauront l'admiration que soulève partout leur héroïsme, et que la mère, la femme, la fiancée, la sœur jettent vers eux leur regard enflammé ! Ils sauront ce que la nation attend de leur cerveau et de leurs muscles, de leur intelligence et de leur cœur. Ils recevront les nouvelles intérieures et apprendront que, grâce à eux, la vie nationale n'est pas suspendue.

Ils apprendront que le pays, calme et confiant, attend leur retour pour les bénir et les acclamer.

Ah ! jeunes gens — et vous, mes deux enfants, confondus dans la grande foule en armes —; têtes blondes et brunes, retournez-vous vers le passé ; vous y lirez dans l'histoire le rôle de la France émancipatrice et que la haine des barbares poursuit parce qu'elle incarne le Droit éternel ; tournez-vous vers l'avenir : vous y verrez l'Europe affranchie de la plus abjecte tyrannie, la paix assurée, la résurrection du travail dans le bonheur et dans l'amour.

Allez au combat ! Le plus humble d'entre vous est utile à la Patrie. Depuis le général en chef, dont le merveilleux sang-froid fait l'admiration du monde, jusqu'au dernier d'entre vous, chacun a un rôle indispensable. La gloire est pour tous. La lumière éclaire tous les fronts.

En avant, enfants de la Patrie ! Vous êtes le Droit, vous êtes le nombre, vous êtes la force ! Demain vous serez la victoire.

Et quand vous nous reviendrez, après vous avoir serrés dans nos bras, par le sillage que votre héroïsme nous aura ouvert, nous irons, dans un pieux pèlerinage, bénir les tombes profanées où les mânes des héros de 1870 ont attendu si longtemps, avec le tendre embrassement de la Patrie, le réveil terrible de sa justice.

René Viviani.

Le *Bulletin,* distribué gratuitement aux unités du front par les soins du ministre de la Guerre, ne pouvait être mis en vente nulle part. Il comportait de huit à seize pages, selon l'importance des événements.

*
* *

A sa création, il devait être quotidien, mais, à partir du 10 septembre, il ne parut plus que tous les trois ou quatre jours. La rédaction était ainsi disposée :

Un article de tête rédigé par un membre de l'Institut, un littérateur ou un homme politique connu, un diplomate, un général en retraite, etc. Cet article, comme tout ce qui suivait d'ailleurs, devait être conçu de façon à ne pouvoir froisser aucun des lecteurs dans leurs opinions politiques, sociales et religieuses. Parfois l'article de tête était remplacé par un document officiel tel qu'un discours sensationnel d'un ministre au Parlement.

Venait ensuite la « Situation militaire » qui se transforma plus tard en « Faits de guerre ». A cet endroit figuraient les communiqués officiels français ou alliés sur les opérations, précisés de temps à autre par des cartes.

Les « Informations militaires » comprenaient les nominations dans l'ordre de la Légion d'honneur, les promotions de Médaille militaire, le résumé des arrêts et décrets intéressant à des titres divers les officiers et soldats, les renseignements relatifs aux armées alliées.

La rubrique suivante « France et Étranger » était très variée. Donnons, comme exemple, les titres des articles qu'elle comprenait dans le numéro du 1er septembre 1914 : « M. Poincaré visite les blessés ; la Vie à Paris ; la Protestation d'un Professeur italien (contre l'occupation de

la Belgique par les Allemands) ; Autour du Conclave (il s'agit de l'élection du pape Benoît XV après la mort de Pie X) ; la Panique à Dantzig ; les Débuts d'un Zeppelin à Paris ; les Engagements volontaires en Angleterre ; Adresse des vétérans garibaldiens de Sienne ; la Neutralité de la Suisse. »

Les « Informations diverses » recueillaient des extraits de discours patriotiques, de documents statistiques, d'articles de journaux.

La dernière rubrique du *Bulletin* « A côté de la Guerre » publiait des anecdotes héroïques ou humoristiques, des poésies..., jusqu'à des chansons.

Avec le temps le *Bulletin* s'est modifié, la rubrique « France et Étranger » s'est intitulée « les Échos de la France et de l'Étranger ». Sont apparues, d'autre part, de nouvelles rubriques : « La Situation Agricole », « En zig-zag », « Bloc-Notes » consacré à de petites nouvelles, « La Cuisine du troupier », recueil de recettes faciles à exécuter en campagne, « les Jeux de la Tranchée » contenant anagramme, mot carré, énigme, charade littérale. Les Citations à l'ordre de l'Armée, les nominations dans la Légion d'honneur, les décorations de la Médaille militaire ont formé une rubrique spéciale « Le Tableau d'honneur », placé à la fin du *Bulletin*.

Le *Bulletin des Armées de la République* étant à peu près introuvable « dans le civil », la Maison Hachette a eu l'idée de le reproduire, sous le titre de *Histoire de la Guerre par le Bulletin des Armées*, dans une série de brochures contenant chacune de quinze à vingt numéros.

*
* *

Quand, après la victoire de la Marne, la guerre de position succéda à la guerre de mouvement et que nos soldats se rendirent compte qu'ils étaient voués pour longtemps au régime des tranchées, ils cherchèrent des distractions et imaginèrent de divers côtés de se créer des journaux par eux-mêmes. Ainsi naquit une littérature très spéciale, toute nouvelle, où l'ingéniosité nationale, la verve gauloise, la blague parisienne se donnèrent libre cours.

« Toute cette presse de campagne, a écrit M. Joseph Galtier dans *Le Temps,* journaux du front ou des tranchées, est de plus en plus à la mode et en faveur aux armées. Elle s'y développe sans cesse et le nombre des organes qui paraissent régulièrement permet de rassembler une collection fort intéressante. Ces souvenirs de la guerre de 1914-1915 méritent d'ailleurs de rester comme des documents précieux sur le moral et l'état d'esprit de nos troupes.

« Ce qui distingue ces journaux guerriers, c'est qu'ils ne parlent pas de la guerre. Entendez-moi bien, ils se doutent que la guerre existe ; elle leur fournit même le sujet des articles et des dessins, mais c'est en vain, d'une façon générale, que vous chercheriez dans leurs colonnes des récits, des témoignages précis sur les engagements, les opérations militaires. Ils ne contiennent pas ces lettres du front qui ont tant de succès dans la presse civile. Les rédacteurs auraient l'air de s'écrire à eux-mêmes. Et les

lecteurs de ces feuilles n'ont pas besoin qu'on leur décrive ce qu'ils voient tous les jours ni qu'on leur raconte des histoires dont ils sont les héros quotidiens.

« Non, la guerre pour eux est une ample matière à cent distractions diverses. Ils notent ce qui les amuse. Ils ne s'intéressent qu'à la chronique locale, aux bonnes histoires, aux mots drôles. Pas un seul de ces journaux ne publie de communiqué, ni un ensemble de communiqués, ni ces récits détaillés si vivants que le grand quartier général écrit après de beaux faits d'armes. La presse de campagne ne connaît ni le communiqué, ni la censure. Chez elle, l'agréable l'emporte sur l'utile ; elle ne vise qu'à divertir sa clientèle, et d'abord à se divertir elle-même. On sent que la préparation d'un numéro est pour ceux qui y travaillent un passe-temps, une vraie partie de plaisir. C'est une récréation qui détourne leur esprit de sa tragique obsession. C'est un besoin de vacances, de liberté, de vie.

« Ces journaux, à leur origine, se rattachent à la juvénile et joyeuse famille des journaux de collège ou de lycée qui s'écrivent ou s'impriment à l'ombre des pupitres. Les internes de nos tranchées avec leurs habitudes régulières, leurs heures d'études, c'est-à-dire de garde, leurs jours de sortie sont devenus peu à peu des écoliers. Au milieu de tant de dangers qui les courbent sous une discipline nécessaire, ils n'ont pas tardé à avoir l'âme des jours heureux d'enfance et de jeunesse. Ils se sont échappés de la vie sédentaire et inchangée en lais-

sant leur fantaisie s'occuper d'un journal.

« Les deux traits qui marquent la production de nos martiaux confrères, c'est exactement ceux qu'on retrouve dans les feuilles scolaires : l'imagination et l'espièglerie. Ainsi s'explique la place prépondérante qu'occupe la poésie dans ces gazettes ; la lyre est, après le fusil, l'instrument le plus employé par nos soldats. Les vers lyriques, satiriques, les parodies rimées abondent : on dirait que l'activité de Pégase se multiplie depuis que notre cavalerie a mis pied à terre. Le destrier du Parnasse est le plus populaire des coursiers parmi les chevaux de frise. La prose, cette infanterie de l'expression, ne se présente pas par colonnes compactes et serrées ; elle opère par petits paquets, en sections agiles qui sont des anecdotes rapides, par bonds successifs qui sont des plaisanteries hardies, en sentinelles avancées et même risquées qui sont des échos de sapeur. Les mots de la fin, ces grenades à la main, éclatent aussi de temps à autre. Toute cette presse est d'un entrain, d'une bonne humeur du meilleur augure. Les illustrations, les dessins qui agrémentent le texte, témoignent des mêmes réconfortantes dispositions. Ce qu'on arrive à lire aisément entre les lignes, si j'ose dire, c'est l'espérance et la confiance les plus souriantes. »

*
* *

Les premiers journaux du front furent modestement autocopiés et l'on croit que le titre d'ancêtre, car les historiens ne sont pas tous d'ac-

cord sur ce point, revient à *Le Cri de Vaux* qui s'intitule « guerrier, littéraire, spirituel » et qui, malgré son titre, ne peut être crié. La rédaction et l'administration ont pour siège social la clairière de Vaux. Vint presque aussitôt *Le Marcheur du 88e* dont l'adresse télégraphique était « Moroboche » et qui se vantait d'être le seul journal quotidien paraissant irrégulièrement.

*Rigolboche,* également polycopié, n'est guère rédigé qu'en vers. MM. Emile Faguet et Henri de Régnier, de l'Académie Française, ayant collaboré occasionnellement à *Rigolboche* se sont conformés aux usages de la maison. Citons un passage de l'article en vers de M. Émile Faguet :

La France, amis, vous dit merci,
Vous êtes la gaieté française,
Au soldat gai, quoique transi,
La France entière dit merci.
Elle donne son cœur aussi
Au soldat gai dans la fournaise,
La France à tous vous dit merci,
Princes de la gaieté française.

Voici maintenant quelques vers de M. Henri de Régnier :

Je voudrais tirer de ma poche
Quelque magnifique quatrain
Où pas une rime ne cloche,
Pour l'envoyer au *Rigolboche,*
Journal plein d'héroïque entrain !
Rien n'est parfait sans qu'on le pioche,
Et j'ai peur de manquer le coche.
Alors tant pis pour mon dizain,
Si j'attends trop le Rigolboche
On l'imprimera outre-Rhin.

Des dessins humoristiques avec légendes plaisantes égaient les pages du journal. Tel celui qui représente un officier autrichien debout près du lit de l'empereur François-Joseph. C'est le 1er avril :

« Sire, on annonce une grande victoire.

— De nos troupes ?

— Oui, Sire !

— Ah non, ça ne prend pas, je suis trop vieux. Il faudra me chercher autre chose pour le 1er avril prochain. »

Un cochon fait cette réflexion à un boucher militaire boche qui va le sacrifier derrière les tranchées :

« On nous met à beaucoup de sauces, mais ne comptez pas tout de même sur nous pour faire des boyaux de communication. »

C'est à la fin de janvier 1915 que le premier journal imprimé, *La Voix du 75*, fait son apparition. L'exemple sera rapidement suivi et journaux polycopiés et imprimés vont désormais se partager les faveurs du public militaire.

Citons quelques feuilles typiques de cette joyeuse floraison :

*Le Petit Colonial* et *l'Écho de l'Argonne* font les délices de l'infanterie coloniale. « Nous avons reçu, annonce le premier numéro de *l'Écho de l'Argonne*, l'approbation la plus flatteuse des hautes autorités militaires de la région. Grâce à un richissime Américain de nos amis, nous sommes en mesure d'assurer à toutes les compagnies, escadrons et batteries un abonnement gratuit à notre journal et nous nous chargeons même, pour satisfaire notre

clientèle, de faire parvenir à domicile, bien qu'habitant momentanément l'Argonne. Les Boches ne sont admis, sous aucun prétexte, à souscrire des abonnements à notre journal. »

*Marmita,* organe du 267e d'infanterie, veut être « un éclat de rire au milieu des éclats de marmites. *Marmita* sait tout, voit tout ce qui est drôle. Grâce à ses nombreux correspondants et à ses relations universelles, aucune nouvelle ne lui échappe. Par tuyauterie spéciale il canalise le tuyau du vaguemestre, intéressant mais irrégulier, le tuyau du cycliste, de l'infirmier, du téléphoniste, enfin le tuyau du cuisinier, que l'on peut mettre à toutes les sauces. »

Les mots drôles sont condensés dans une rubrique intitulée : « Boyauteries » :

— Quel est le comble du bonheur pour un homme mobilisé ?

— C'est de pouvoir... embrasser sa femme sur le front !

— Et quel est le comble du dévouement pour la femme d'un mobilisé ?

— C'est de ne pas craindre de venir chercher *les poux* dans les tranchées.

*Marmita* prévient qu'elle n'a le téléphone qu'avec Berlin, les numéros sont significatifs : 75-120.

*Le Cri de Guerre,* journal de la 103e brigade, est officiel, humoristique, littéraire et intermittent. Il publie des Échos de là-bas et d'ailleurs, parfois un peu raides, des dessins ironiques, et même des poésies sentimentales fort bien tournées, telle celle-ci signée G. L. :

**Les Roses de Cernay.**

Fleurs écloses d'hier au jardin dévasté
Par la mitraille impie et la fureur teutonne,
Je vous aime de mettre en ce ciel bas d'automne
Un peu de vos parfums et de votre clarté.

Salut, rose pompon et salut, rose thé !
Votre grâce pensive ingénûment s'étonne
Et, dans cet ouragan formidable qui tonne,
Je vous aime d'avoir tant de fragilité.

Et je vous aime encor, purpurines ou blondes,
Symbole frémissant des tendresses fécondes,
De vous épanouir aux heures de douleur,

Filles du sol de France, au désespoir rebelles,
Qui mêlez fièrement en vos doubles couleurs
Le sang de nos héros et la chair de nos belles.

*Les Poilus de la 9*e est l'organe décadaire, officieux, humoristique de la 9e compagnie du 69e chasseurs à pied. La manchette du journal qui a huit pages et est tiré au polycopie définit son but en ces termes :

*Nouvelles du Monde Poilu.*
*On s'abonne pour 1 an, 2 ans, ou pour toute la durée de la guerre.*
*Fils spéciaux de fer et barbelés de la mer à l'Alsace.*
*En vente à partir d'un sou. Les recettes sont employées aux dépenses.*
*Ce journal est entièrement rédigé pour les poilus de tous grades... Il n'est pas fait pour la galerie.*

*Le Diable au Cor* est le titre du journal de la 3e brigade de chasseurs alpins.

« Notre journal, disait l'article de présentation du premier numéro, ne ressemblera à aucun autre. La rédaction est d'ailleurs reliée aux principaux centres d'informations par des fils spéciaux..., des fils barbelés, supériorité incontestable sur tant de journaux qui, faute de ressources comme celles dont nous disposons, en sont réduits à recourir à la télégraphie sans fil...

*Le Diable au Cor* prévient la population civile que pour la publicité elle bénéficiera d'une augmentation de 5 o/o. Quant aux manuscrits, ils ne sont pas rendus et toutes les épreuves sont réservées à l'ennemi.

Spécimen des annonces :

« *Demandez le parfum du jour, Fleur de Boche, suave et persistant. Se trouve dans toutes les tranchées conquises.* »

« *Le Jubol nettoie bien les boyaux ; oui, mais le Territorial nettoie mieux.* »

*Le Poilu,* journal des tranchées de Champagne. Direction : le 108e régiment territorial d'infanterie. S'imprime à Châlons-sur-Marne. Il s'intitule :

*Journal humoristique, littéraire, artistique*
*de la vie des Troglodytes,*
*qui paraîtra quand il pourra et où il pourra.*
*Défendu aux embusqués (Épilés).*
*Le seul irrégulier du front qui n'ait pas de*
*collaborateurs académiciens.*

Le prix du numéro est de 5 centimes, celui de l'abonnement d'un an 5 francs.

*Le Poilu* contient des fantaisies illustrées, des échos du cantonnement, des poésies, un feuilleton inédit, il y a même une chronique théâtrale réservée aux représentations organisées par les soldats.

Les échos du cantonnement sont fort gais, cueillons-en deux :

— 10 heures du soir. — Nuit noire. — Une patrouille veille sur notre sommeil ; elle est accompagnée par le capitaine de service. Soudain dans l'ombre, au milieu de la route, un groupe chuchote. « Halte-là ! fait le capitaine, qui êtes-vous ?

— Je suis le général, répond une voix énergique. Et vous, qui êtes-vous ?

— Je suis le capitaine *de jour*. »

— Pendant un bombardement sérieux, un obus arriva inopinément, par la fenêtre qui était restée ouverte, dans le logis du capitaine B... Personne n'était là fort heureusement. Lorsque tout fut rentré dans l'ordre, le capitaine vint, avec son ordonnance, constater les dégâts. Ils n'étaient pas très importants, — l'obus n'avait fait que traverser la pièce, droit devant lui. Le capitaine se tournant vers son ordonnance :

« Une autre fois, Louis, vous fermerez la fenêtre.

— Oui, mon capitaine, ce sera plus sûr ! »

*L'Écho des Gourbis,* imprimé également à Châlons-sur-Marne, est le journal antipériodique des tranchées et boyaux, organe des Troglodytes du Front. Le numéro : 5 centimes ; l'abonnement :

France, 5 francs ; Étranger, 10 francs, car *l'Écho des Gourbis* a beaucoup d'abonnés civils et peut justifier d'un tirage de 15.000 exemplaires. Le directeur général Pierre Calel, le directeur artistique Franz Malzac, le directeur administratif Jean Cazes, et toute la rédaction appartiennent au 131e territorial.

*L'Écho des Gourbis* a comme principales rubriques : « Les Fantaisistes », où ces derniers se donnent libre carrière ; « A vos lyres », pour les poètes ; « Conseils et Causerie du Major » ; « Lettres reçues au Front » ; « Échos et Nouvelles du Front ».

Les annonces sont particulièrement savoureuses :

*Villa des Pieds humides* à louer, vue sur le ciel, eau à tous les étages, conviendrait à personne aimant la bombe.

Il a été perdu du 15 mars à ce jour, entre la Pologne et l'Alsace, un Kronprinz répondant au nom de Wilhelm ; signes particuliers : nez buleux, pas de front (ne l'aime pas) ; la personne qui le rencontrera est invitée à le noyer et à venir faire sa déclaration à *l'Écho des Gourbis*.

Les abonnés n'ont d'ailleurs pas à se plaindre si nous en croyons le journal :

*PRIMES*
*réelles et importantes*
*à nos abonnés.*

Nous avons déjà pu distribuer une prime à quelques-uns de nos premiers abonnés.

Nous avons reçu au front un petit colis de cerises

provençales. Nous en avons donné une à chacun de nos abonnés qui se trouvaient près de nous.

Cette prime-primeur (nous étions au 20 mai) a eu un gros succès.

Très prochainement nous donnerons des primes plus importantes encore.

Signalons également *l'Écho des Tranchées,* organe du 17e territorial d'infanterie, qui ne se refuse aucune collaboration illustre. Mais comme de Paris au front les communications ne seraient peut-être pas assez rapides, la rédaction de *l'Écho des Tranchées* fabrique elle-même les mirifiques articles qui font son succès.

Tour à tour MM. Émile Faguet, Edmond Rostand, Mme Bartet, de la Comédie-Française, M. Tristan Bernard, l'auteur dramatique, M. Paul Deschanel, président de la Chambre des Députés, bien d'autres encore ont vu reproduire leur style, en des pastiches les plus spirituels.

*L'Écho des Tranchées* a même pu de la sorte se procurer de la prose du Président de la République.

« Il y a parmi vous, fait écrire ce joyeux journal à M. Poincaré, des riches et des pauvres, des ouvriers et des paysans, des bourgeois et des hommes du peuple, des fonctionnaires et des artistes, des écrivains et des commerçants et cette infinie diversité de professions, de goûts et d'habitudes se fond dans la splendide unité de votre patriotisme ! »

Le plus drôle c'est que la grande presse prit le pastiche pour un document officiel et publia l'article *in extenso* en félicitant le Président

de la République de son aimable initiative.

Les titres des autres journaux du front sont : *Le Boyau,* organe du 115e d'infanterie ; *L'Écho des Guitounes,* organe du 114e d'infanterie ; *L'Écho du Ravin,* organe des chasseurs à pied ; *La Rascasse Territoriale,* hebdomadaire, s'adressant « aux gensses du Midi » ; *Le Lapin à Plumes ; Le Canard Poilu,* avec supplément illustré ; *Le Poilu enchaîné ; Le Poilu,* organe du 203e d'infanterie (ne pas confondre avec *Le Poilu* des tranchées de Champagne cité plus haut) ; *Le Cri de Guerre ; Le Journal de Route* de la Section sanitaire n° 20 ; *L'Écho des Marmites ; Le Son du Cor ; La Croix de Vaux ; Le Clairon Territorial,* organe du Groupe des Brancardiers, Secteur postal 38.

*
* *

**Visites du Président de la République. - La médaille militaire du général Joffre.**

Le Président de la République fait de fréquentes visites au front, tantôt seul avec le ministre de la Guerre, tantôt accompagné du président du Conseil des Ministres ou des présidents des Chambres. La première de ces visites eut lieu le 7 octobre 1914, alors que le gouvernement résidait à Bordeaux.

Guidé par le général Joffre et les généraux commandants d'armées, le Président de la Répu-

blique se rendait chaque fois dans un secteur, examinant les ouvrages avancés construits depuis les hostilités, parcourant les villages détruits par le bombardement, entrant dans les ambulances, passant la revue des troupes et remettant à des braves qui s'étaient particulièrement signalés la Légion d'honneur ou la Médaille militaire.

Le 28 novembre 1914, M. Poincaré visita ainsi en détail le Grand Couronné de Nancy qui fut, aux jours critiques et grâce au dévouement du 20e corps, la digue infranchissable contre laquelle vint se briser impuissant l'effort de l'envahisseur. Ceux qui avaient établi ces défenses et ceux qui les avaient si bien gardées méritaient les félicitations du Chef de l'État. C'est au cours de ce voyage que le Président de la République annonça à la Sœur Julie, dont l'héroïque courage avait su préserver à Gerbéviller nos blessés de la fureur allemande, qu'elle allait recevoir la croix de la Légion d'honneur.

Le 20e corps devait recevoir un autre hommage. Les Nancéens, pour venir en aide aux réfugiés, organisèrent une journée de vente d'un insigne dû à leur compatriote Victor Prouvé et symbolisant l'hommage de leur ville au corps qui les avait sauvés de l'invasion. Cet insigne que tous les Nancéens garderont comme un pieux souvenir représente « un poilu » qui escalade un talus en sonnant la charge. Autour du soldat cette inscription : « 1914-1915. En l'honneur du 20e corps et des vaillants défenseurs de la Lorraine. »

En novembre 1914, le Président de la République remettait au grand quartier général la Médaille militaire au général Joffre.

Veuillez voir, lui dit M. Poincaré, dans cette distinction symbolique un témoignage de la reconnaissance nationale.

Depuis le jour où s'est si remarquablement réalisée, sous votre direction, la concentration des forces françaises, vous avez montré dans la conduite de nos armées des qualités qui ne se sont pas un instant démenties : un esprit d'organisation, d'ordre et de méthode, dont les bienfaisants effets se sont étendus de la stratégie à la tactique, une sagesse froide et avisée, qui sait toujours parer à l'imprévu, une force d'âme que rien n'ébranle, une sérénité dont l'exemple salutaire répand partout la confiance et l'espoir.

Je répondrai, j'en suis sûr, à vos désirs intimes en ne séparant pas de vous, dans mes félicitations, vos fidèles collaborateurs du grand quartier général appelés à préparer sous votre commandement suprême les opérations de chaque jour et absorbés, comme vous, dans la tâche sacrée. Mais, par delà les officiers et les hommes qui m'entourent en ce moment, ma pensée va rejoindre sur tout le front, des Vosges à la mer du Nord, les admirables troupes auxquelles je dois rendre demain et les jours suivants une nouvelle visite et je traduirai certainement, mon cher général, votre propre sentiment si je reporte sur l'ensemble des armées une part de l'honneur que vous avez mérité.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Les deuils et les horreurs de cette guerre sanglante n'attiédiront pas l'enthousiasme des

troupes ; les pertes douloureuses que subit la nation ne troubleront pas sa constance et ne feront pas chanceler sa volonté. La France a épuisé tous les moyens pour épargner à l'humanité une catastrophe sans précédent ; elle sait que, pour en éviter le retour, elle doit, d'accord avec ses alliés, en abolir définitivement les causes ; elle sait que les générations actuelles portent en elles, avec le legs du passé, la responsabilité de l'avenir ; elle sait qu'un peuple ne tient pas tout entier dans une minute, si tragique soit-elle, de son existence collective et que, sous peine de désavouer toute notre histoire, nous n'avons pas le droit de répudier notre mission séculaire de civilisation et de liberté.

Une victoire indécise et une paix précaire exposeraient demain le génie français à de nouvelles insultes de cette barbarie raffinée qui prend le masque de la science pour mieux assouvir ses instincts dominateurs. La France poursuivra jusqu'au bout, par l'inviolable union de tous ses enfants et avec le persévérant concours de ses alliés, l'œuvre de libération européenne qui est commencée, et lorsqu'elle l'aura couronnée, elle trouvera, sous l'auspice de ses morts, une vie plus intense dans la gloire, la concorde et la sécurité.

Ce discours était destiné à dépasser la portée de la cérémonie à l'occasion de laquelle il était prononcé. La propagande allemande répandait, en effet, chez certains neutres, avec une persistance singulière, que la France, lasse de la guerre, accueillerait volontiers des propositions de paix, des essais timides de propagande dans ce sens avaient été même tentés dans notre pays. N'était-ce pas dès lors dire au plus haut

organisateur de notre défense et de notre victoire les paroles les plus propres à le soutenir dans sa tâche que d'affirmer bien haut que la France et le gouvernement étaient résolus à poursuivre la lutte jusqu'au bout. Ce discours eut un bienfaisant retentissement dans l'armée entière ainsi que dans les armées de nos alliés.



A la fin d'avril 1915, M. Poincaré présidait une autre cérémonie non moins solennelle : la remise des drapeaux aux régiments de nouvelle formation : artillerie lourde et régiments d'infanterie de ligne qui comprenaient une forte proportion des classes 1914 et 1915.

Cette remise se déroula en présence du ministre de la Guerre et du généralissime. Le colonel de chaque nouvelle formation, accompagné du lieutenant porte-drapeau et de la garde d'honneur, se trouvait face au Président de la République et à quelques pas de lui. Plus loin se déployaient en masses profondes les régiments dont les baïonnettes étincelaient au soleil.

Après que clairons et tambours eurent ouvert le ban, M. Poincaré prononça le discours suivant :

Officiers, sous-officiers et soldats, j'apporte à vos formations nouvelles le salut cordial de la Patrie.

Recrutés tout à la fois dans les régions du Nord, du Centre et du Midi, vos régiments reflètent, en

leur constitution, l'étroite solidarité des diverses parties du pays.

Composés de jeunes et d'anciens, ils rapprochent intimement et dans une même espérance les générations successives et montrent en d'émouvants exemples que l'unité de la France est indestructible dans le temps comme elle l'est dans l'espace.

Au nom de cette France indivisible et immortelle, que beaucoup d'entre vous défendent déjà si vaillamment depuis plusieurs mois et pour qui les autres brûlent d'aller combattre à leur tour, je vous confie les drapeaux, qui seront désormais votre signe de ralliement et que vous conduirez bientôt à la victoire.

Gardez les yeux fixés sur ces trois couleurs. Elles sont l'emblème de l'honneur militaire et de l'indépendance nationale. Elles symbolisent tout ce que vous avez aujourd'hui à sauvegarder ou à venger par les armes : votre terre natale encore souillée par la rage impuissante d'un ennemi déjà paralysé, avant d'être abattu; vos foyers où vous rentrerez un jour, illuminés de gloire; vos vieux pères, vos mères, vos femmes, vos enfants qui vous suppléent avec un tranquille courage dans les travaux des champs ou de l'atelier; et aussi les provinces qui nous ont été arrachées autrefois par la violence et qui attendent leur libération ; et aussi le grand passé dont vous êtes les dignes héritiers ; et le dépôt sacré de nos traditions ; et le libre génie de notre race; et l'avenir de notre civilisation.

La splendide armée où vous allez prendre place sait qu'elle se bat pour le salut de la France et la liberté du monde. C'est la conscience très claire de cette noble mission qui lui a donné une foi si robuste et des élans si sublimes. Allez, mes amis, grossir le nombre de ces héros et recevez ici, avec

les vœux de votre général en chef et avec l'expression de ma reconnaissante admiration, les vives félicitations du gouvernement de la République.

Le Président de la République remit alors à chaque colonel qui le recevait pieusement le drapeau tricolore à la soie immaculée qu'un officier lui passait. Puis les emblèmes sacrés de la Patrie rejoignirent leurs régiments et ceux-ci défilèrent avec une crânerie, un enthousiasme justifiant les plus belles espérances. Maintenant que les régiments possédaient leurs drapeaux, rien ne leur manquait plus pour aller au feu et concourir à la défense du pays.

*
* *

**Téléphonie et Télégraphie. - Dialogue entre la Tour Eiffel et la Tour de Nauen.**

La télécommunication électrique aura joué un rôle considérable au cours de la guerre, sous forme de téléphonie, télégraphie ordinaire et télégraphie sans fil; mais entre tous c'est le téléphone qui fut de beaucoup le plus employé.

Le service est assuré par deux unités différentes :

1° Le Génie est chargé de toutes les installations de poste et de toutes les communications de l'avant jusqu'au quartier général d'armée, celui-ci non compris;

2° La Télégraphie militaire, composée de

sections d'employés et d'ouvriers de l'administration des Postes, Télégraphes et Téléphones, formées dès le temps de paix, assure les installations de postes et les communications à partir du quartier général d'armée jusqu'aux services d'arrière.

Un bureau de jonction situé aux environs du quartier général d'armée sert d'intermédiaire entre le Génie et la Télégraphie militaire.

Pour l'établissement des lignes on emploie du câble de campagne, câble très léger qui peut être posé soit sur des isolateurs, soit par terre. Ces câbles se dévident sur des dérouleuses et se posent à la vitesse de la marche ; quand il y a lieu on les place dans les arbres au moyen de perches. Quant au matériel destiné à donner et recevoir la communication, il est contenu dans des boîtes portatives.

Le principe est d'ailleurs d'utiliser toutes les lignes téléphoniques déjà existantes comme de réquisitionner tous les appareils que l'on peut trouver sur place.

Autre règle, on ne se sert jamais trop à l'avant du téléphone. Celui-ci doit être employé non seulement pour relier le quartier général d'armée au quartier de corps d'armée, le quartier de corps d'armée à l'état-major de la division, l'état-major divisionnaire à l'état-major de la brigade et l'état-major de la brigade aux colonels des régiments qui en dépendent, mais aussi pour permettre à des officiers de grades moins élevés de correspondre avec les éléments des unités qu'ils commandent et qui se trouvent éloignés d'eux. Il sera fort utile, par exemple,

que le capitaine d'une compagnie puisse communiquer téléphoniquement avec les sections de cette compagnie qui occupent diverses tranchées.

Pour l'artillerie particulièrement, l'usage du téléphone est de la plus grande importance pour le réglage du tir. L'observateur chargé de vérifier les résultats du tir est souvent placé à une distance assez forte des batteries, avec le téléphone il peut les faire connaître au commandant presque coup pour coup. De même le commandant téléphonera aux diverses pièces pour modifier le tir selon les indications de l'observateur ou les ordres de ses supérieurs.

En ce qui concerne la télégraphie avec fil ou sans fil, le Génie et la Télégraphie militaire se servent de tout ce qui existe déjà dans les gares et bureaux de poste ainsi que de voitures aménagées avec des appareils.

*
* *

Notre principal poste de télégraphie sans fil est situé à la tour Eiffel, entièrement occupée, pendant les hostilités, par l'autorité militaire. Grâce à sa situation élevée le poste de la Tour intercepte fréquemment les radiotélégrammes allemands ou brouille les communications des lignes ennemies. Les officiers et sapeurs du poste sont particulièrement exercés, il leur est possible de déchiffrer jusqu'à deux et trois radiotélégrammes émis au même moment, le bruit et la force des étincelles leur indiquant les diverses provenances.

Voici à ce propos une amusante anecdote :

C'est par la tour de Nauen, haute de 200 mètres, et située sur la route de Berlin à Hambourg, que les Allemands expédient leurs radiotélégrammes. Ayant constaté que ces messages étaient régulièrement recueillis par la Tour Eiffel, les opérateurs du Kaiser imaginèrent, certain soir de novembre 1914, d'expédier un message personnel de la tour de Nauen à la Tour Eiffel. En voici le texte avec la traduction :

« AM EIFFELTURM »
A LA TOUR EIFFEL

*Wa brachtet Ihr der Plan zu scheitern ?*
Où avez-vous fait échouer notre plan ?
*Wo warft Ihr unsre Truppen raus ?*
Où avez-vous rejeté nos troupes ?
*Die Nachricht war doch unwirklich und spærlich,*
Cette nouvelle est invraisemblable et maigre,
*O Eiffelturm, und wenig ehrlich.*
O tour Eiffel, et pas très honnête.

Dans les vingt-quatre heures, les télégraphistes de la tour Eiffel s'empressaient de riposter également en vers allemands :

« AM NAUEN V EIFFELTURM »
LA TOUR EIFFEL A NAUEN

*O Deutches heer ! hast du vergessen*
O armée allemande, as-tu oublié
*Dass dich Paris am Sedantag*
Que Paris pour le jour de Sedan
*Erwartete zum Mittagessen ?*
T'attendait à déjeuner ?
*Wo hast du dich verspætet ? Sag !*
Où t'es-tu attardée ? Dis !

*Wahrscheinlich hattest du Vorliebe*
Vraisemblablement tu aimais mieux
*Mit unserem Sekt, im Marnethal,*
Notre champagne, dans la vallée de la Marne,
*Doch guter wein wird schlecht fur Diebe,*
Mais le bon vin est mauvais pour le voleur,
*Und Feinden passt nur unser Stahl!*
Pour nos ennemis notre acier seul est bon!
*Ja glaubt Ihr dass die ganze Welt*
Croyez-vous donc que le monde entier
*Eure Prosa fuer Wahrheit haelt,*
Prend pour de la vérité votre prose,
*Und dass all'eure Flunkereien*
Et que toutes ces choses que vous télégraphiez
*Die Deutschen vom Feinde befrein?*
Libéreront les Allemands de leurs ennemis?
*Trotz cure schoen fingierte Siege*
Malgré vos belles victoires télégraphiques
*Sinkt Deutschland langsam in die Tiefe.*
L'Allemagne s'enfonce lentement dans l'abîme.

La réponse surprit sans doute les Allemands, car le dialogue entre les deux tours n'alla pas plus avant.

Les télégraphistes et téléphonistes du génie militaire sont exposés aux plus graves dangers, car il leur faut continuellement établir ou réparer des lignes sous le feu de l'ennemi. Que d'audace et de sang-froid sont nécessaires pour accomplir promptement et correctement de tels travaux au milieu d'un intense bombardement!

C'est ainsi que Jouvent, caporal, Blanchet et Lebreton, sapeurs télégraphistes, ont été cités à l'ordre du jour avec ce motif :

Au cours d'attaques qui se sont prolongées pen-

dant quatre jours, les lignes du réseau d'artillerie lourde de l'entretien duquel ils étaient chargés ayant été continuellement coupées par des éclats de projectiles, ont assuré la remise en état de ce réseau, sous le feu continu de l'artillerie ennemie de tous calibres, montrant ainsi la plus inlassable énergie et le plus grand mépris du danger.

Autre exemple de bravoure calme et réfléchie avec le sapeur télégraphiste Guyard :

Le 22 septembre, étant à son poste dans une mairie, a dit simplement après la chute d'un obus sur l'édifice : « J'interromps la conversation pendant quelques minutes, je vais descendre dans le sous-sol d'où je pourrai rétablir la communication. » Au bout de peu de temps le téléphone fonctionnait à nouveau.

Les téléphonistes et les télégraphistes ne seraient pas assez nombreux pour assurer tous les services de l'avant : on place donc à certains postes téléphoniques secondaires des régiments des hommes ayant quelques notions rudimentaires pour réparer au besoin un léger accident. Il suffit de parcourir les citations à l'ordre de l'armée pour se convaincre que ces téléphonistes improvisés ne le cèdent guère comme courage aux soldats du génie. Tel est le cas du canonnier Maillard du 22e d'artillerie :

Un éboulement s'étant produit dans le local du téléphone, est resté à son poste, enfoui jusqu'à mi-corps, continuant à assurer la transmission des ordres du capitaine-commandant.

Voici maintenant un matelot mécanicien

réserviste faisant partie de la brigade de fusiliers marins qui se bat avec l'armée de terre, Émile-Théodore Toulon :

A réparé en plusieurs circonstances la ligne téléphonique sous un violent bombardement. A été blessé à son poste et a donné l'exemple de la plus grande abnégation en disant : « Je suis touché, ne vous occupez pas de moi ; mais allez ramasser mon camarade qui est tombé. »

*
* *

Il y a au front de l'héroïsme partout. - L'agent de liaison. - Le clairon. - Le grenadier. - Le cuisinier. - Le musicien.

Du reste, il importe de le proclamer, toutes les fonctions au front réclament de l'héroïsme de la part de ceux qui les remplissent.

L'agent de liaison existe à tous les degrés de la hiérarchie militaire. Près des généraux ce sont de brillants officiers d'état-major chargés de porter leurs instructions aux formations placées sous leur commandement.

Nous n'entendons parler ici que d'agents de liaison plus modestes mais tout aussi intéressants, car, dans l'immense machine militaire, les petits comme les grands rouages ont la même utilité absolue. Ceux-là sont de simples soldats qui pendant le combat se tiennent à côté du chef de section, du capitaine, du chef de batail-

lon ou d'escadron, du colonel, prêts à transmettre leurs ordres aux subordonnés de ces officiers, à aller voir ce qui se passe dans les formations voisines ou à se rendre à l'arrière pour réclamer des renforts, des munitions, etc.

L'agent de liaison est toujours un soldat d'élite. Il faut, en effet, qu'il exécute sa consigne aveuglément, en dépit des difficultés, qu'il trouve rapidement l'unité vers laquelle il est envoyé, ce qui n'est pas souvent commode sur le champ de bataille, qu'il traverse avec courage et habileté les zones balayées par les projectiles. Enfin, sitôt sa mission accomplie, il doit affronter à nouveau la même route périlleuse pour se mettre à la disposition de son chef.

Lisez ce récit d'un agent de liaison et vous apprécierez mieux les prodiges qu'accomplissent chaque jour ces héros ignorés :

« Le 18 mai, étant agent de liaison, je vais transmettre un ordre en première ligne. Il pleuvait ; la nuit était noire et l'artillerie faisait un terrible vacarme. A ce moment, par malchance, les boyaux étaient encombrés de troupes qui montaient et descendaient pour la relève ; de plus, l'on enfonçait dans la boue jusqu'à mi-jambes. Impossible d'avancer. Ce voyant, je saute hors du boyau et je me mets à couper à travers champs dans la direction du poste de commandement, que l'on m'avait dit être à 200 ou 300 mètres de là. Je marchais rapidement, courbé sur la terre, me figurant ainsi éviter les balles, dont quelques-unes venaient siffler désagréablement au-dessus de ma tête. Aussitôt qu'une fusée montait en l'air, je m'aplatissais

sur le sol et me tenais coi. Soudain j'entendis un bruit au-devant de moi et une flamme me jaillit devant les yeux, accompagnée de la détonation d'un coup de fusil. Instinctivement, je m'aplatis sur le sol. La seconde d'après, plusieurs fusées montèrent successivement, éclairant la nuit, et les fusils se mirent à crépiter ; la tête terrée dans la boue, je fis le mort, tandis que plusieurs balles passaient à quelques centimètres au-dessus de moi. Au bout d'un long moment, lorsque le calme fut revenu, je reculai peu à peu en rampant, et je pus alors me rendre compte qu'ayant perdu la direction, j'étais arrivé jusqu'à une douzaine de mètres des tranchées boches, et ce devait être une sentinelle avancée qui avait tiré sur moi presque à bout portant.

« De retour dans les tranchées françaises, je m'aperçus que j'avais eu la main gauche traversée par une balle. Je venais encore de l'échapper belle. »

Le fait d'agents de liaison blessés ou tués dans l'exercice de leur mission est malheureusement fréquent. N'importe, ils remplissent stoïquement leur devoir jusqu'au bout comme le brigadier Lucas du 16e d'artillerie :

Frappé gravement, dit la citation à l'ordre de l'armée, par un éclat d'obus, alors qu'il portait un ordre, a accompli quand même sa mission, a prononcé en remettant l'ordre ces paroles : « J'aurais bien voulu revoir ma femme et mes enfants ; malgré cela, je suis heureux de mourir sur le champ de bataille, pour la France. » A succombé à ses blessures.

*
* *

Déjà la « clique » avait place dans les fastes de l'armée française et les fifres montant en tête de la colonne d'assaut à la prise de Lérida voisinaient dans nos souvenirs d'épopée avec le tambour des grenadiers à Arcole et le clairon des zouaves à Sébastopol.

La guerre de 1914 aura surtout couvert de gloire les clairons, car les roulements de tambour ne se distingueraient pas suffisamment dans le fracas des combats modernes. Les sons du clairon ne sauraient, au contraire, prêter à confusion.

Une des ruses les plus usitées par les Allemands au début des hostilités consistait à faire jouer nos sonneries par des clairons pareils aux nôtres. Plusieurs fois l'ennemi fit ainsi entendre la sonnerie de « Cessez le feu » qui, en arrêtant brusquement le tir de nos soldats, lui permit de reprendre l'avantage.

Le stratagème fut vite éventé. Combien de clairons, à l'exemple de Lutz, clairon au 4e d'infanterie, entendant venir des rangs adverses notre sonnerie de « Cessez le feu », sonnèrent la charge à pleins poumons, ralliant autour d'eux les nôtres hésitants, et assurant la victoire.

Le clairon Leroy, du 21e d'infanterie, était à 24 ans titulaire de trois citations à l'ordre de l'armée.

Resté le dernier clairon vivant de son bataillon, il sonna la charge avec tant de furie que tous ses camarades furent entraînés dans un assaut triomphal.

Une autre fois Leroy sauta seul dans une tranchée allemande, tua dix-sept Prussiens, dont plusieurs officiers, et parvint à s'échapper.

Troisième exploit qui valut au vaillant clairon les galons de sous-lieutenant. Envoyé en reconnaissance et cerné, Leroy reste deux jours sans prendre aucun aliment et, profitant de la nuit, réussit à se glisser entre deux postes de sentinelles et à regagner nos lignes.

Leroy porte fièrement sur la poitrine la Médaille militaire et la Légion d'honneur.

Voici un autre héros, Thoquer, clairon réserviste au 164e d'infanterie.

Après un bombardement effroyable des tranchées où il se trouve, tous les officiers et sous-officiers sont mis hors de combat. Thoquer sans hésiter prend le commandement de ses camarades et dirige sur l'ennemi qui est à quelques mètres un feu meurtrier. Une balle le blesse, Thoquer n'en continue pas moins à ordonner des feux de salves et répond à un camarade qui veut le faire panser : « Laisse donc, ce n'est rien. » Enfin voyant que ses camarades faiblissent, il se dresse debout, sonne la charge à pleins poumons et enraye le mouvement de recul. Thoquer est resté jusqu'au soir maître de la position et ne l'a évacuée que sur un ordre supérieur.

La fin de Mallier, clairon réserviste au 30e bataillon de chasseurs, rappelle celle du chevalier d'Assas.

Dans la nuit du 24 décembre 1914, la compagnie de Mallier attaquait la tranchée allemande, mais était obligée de regagner sa propre tran-

chée devant l'irruption de forces supérieures. En reculant le clairon tombait gravement blessé devant nos réseaux de fil de fer à quelques mètres de notre ligne.

Ses camarades qui le voyaient gisant n'osaient tirer sur l'ennemi qui approchait, craignant de l'atteindre. Mallier s'en aperçut et leur cria : « Qu'est-ce que cela peut bien f..., tirez, tirez. Vive la France ! » Puis il entonna la *Marseillaise.*

Après la rafale l'un de ses camarades très ému lui demanda s'il était toujours là : « Oui, répondit Mallier, je viens de recevoir une de vos balles, mais je n'y suis pas encore cette fois », puis il reprit presque aussitôt : « Voilà les Boches qui reviennent, ils sont tout prêts de moi. Allez-y, tirez. Vive la France ! »

La fusillade reprit, l'ennemi fut repoussé. Quant à Mallier, encore atteint par nos balles, il expira au lever du jour, sans avoir pu être relevé.

*
* *

Les grenadiers, qui avaient été supprimés en 1868 comme devenus sans objet, ont reparu et rendent de grands services dans la guerre de tranchées. Il en existe dans tous les régiments et les zouaves se vantent de posséder les meilleurs.

Une sphère en fonte de poids et de dimensions variables contenant une certaine quantité d'explosif, telle est la grenade à main.

Au repos, c'est avec de fausses grenades, ou grenades d'instruction, que les hommes se forment et, tels les antiques lanceurs de disques,

rivalisent de force musculaire et d'adresse, car la distance que peut parcourir la grenade et la justesse avec laquelle celle-ci atteint le but dépendent de l'entraînement du grenadier. Un bon lanceur de grenades peut aller jusqu'à trente mètres.

Mais l'explosion de l'engin ne se produit pas toujours aussitôt que ce dernier est arrivé au point de chute. Il arrive qu'une grenade lancée par un des combattants, revenant par le même chemin, se retourne contre le lanceur parce que, recueillie rapidement, elle a repris la voie des airs aussitôt et avant qu'elle n'ait eu le temps d'exploser.

Les grenadiers marchent à l'assaut d'une tranchée en avant de leurs camarades, sans fusil afin de n'être pas gênés dans les mouvements et portant des grenades dans une musette. Il s'agit de s'approcher le plus près possible de la tranchée ennemie et, dans un brusque tour de bras, de décocher la grenade de telle façon qu'elle tombe au milieu de ses défenseurs. Le jeu ne va pas d'ailleurs sans danger car les éclats de l'engin sont projetés au moment de l'explosion dans un rayon assez développé et dans tous les sens. Si donc le grenadier opère très près de la tranchée adverse il risque d'être blessé en même temps que les Allemands.

Quand le lancement des grenades se fait de tranchée à tranchée, il n'est pas rare que les grenadiers utilisent des raquettes de tennis pour lancer le projectile avec plus de force.

N'est pas grenadier qui veut, puisqu'il faut joindre à la fois le courage, la force physique et

l'adresse ; comme au temps où ils florissaient dans l'armée de l'ancienne France et sous Napoléon I$^{er}$, le grenadier est toujours un soldat d'élite.

*
* *

A la caserne, les cuisiniers sont regardés comme d'heureux mortels. Ils « coupent aux exercices et aux corvées », les camarades doivent éplucher les pommes de terre, diminuant d'autant leur travail, et la légende veut qu'ils gardent pour eux-mêmes les meilleurs morceaux.

A la guerre, il est plus dur de faire la cuisine après de longues marches, des fatigues, des combats, et puis l'installation, malgré les cuisines roulantes, laisse souvent à désirer. Les cuisiniers se sont pourtant toujours tirés d'affaire, mieux encore ils ont su dans l'exercice de leur profession accomplir des actes d'héroïsme.

Dans les tranchées près de Lunéville, à onze heures du matin, le commandant est à son poste quand une bordée d'obus arrive. Personne ne lève le nez lorsqu'on aperçoit deux cuisiniers qui apportent le déjeuner dans une vaste marmite et s'avancent tranquillement, sans se hâter, au milieu des éclatements. Ils entrent dans l'abri, comme s'il ne se passait rien.

Le commandant les accueille fort mécontent :

« Êtes-vous fous de vous promener en ce moment ? Vous ne pouviez pas attendre que la rafale fût passée ? »

Alors l'un d'eux très simplement :

« Mais, mon commandant, c'est du rognon, ça ne peut pas attendre. »

Pierre Simon, soldat de 2e classe au 76e régiment territorial d'infanterie, est aide de cuisine.

Faisant partie, dit l'ordre du jour de l'armée, d'une corvée qui allait porter le repas aux tranchées de première ligne, sous un feu violent, Pierre Simon a répondu à l'un de ses voisins qui lui conseillait d'attendre une accalmie : « Ils se battent là-haut, ils ont faim, ils auront à manger. »

Là-dessus il partit entraînant ses camarades. A quelque temps de là, Pierre Simon était blessé en secourant son lieutenant.

Jean Bonnefous, cuisinier et chasseur de 1re classe au 6e bataillon, a eu les honneurs d'une citation à l'ordre de l'armée qui a été reproduite par tous les journaux.

Le 6 mars 1915, Bonnefous portait la soupe à son escouade quand il aperçut, à quelques pas de la tranchée, un Allemand qui avait tourné celle-ci on ne sait comment pour y jeter des bombes. Tenant des deux mains la marmite, Bonnefous ne semblait guère en position de combat mais il sut se tirer avec esprit de ce mauvais pas. Il jeta la marmite et son contenu à la tête du Boche, l'aveuglant et le brûlant atrocement, puis ses deux mains étant redevenues libres il le tua.

* * *

Encore des privilégiés en temps de paix que les musiciens. Les hommes qui pivotent dans la

cour de la caserne, gelant ou grillant selon la saison, jettent des regards envieux vers l'endroit clos où tranquillement assis les musiciens répètent les morceaux du répertoire.

On est plein de considération pour eux dans la petite ville, ce sont des artistes. Les habitants les regardent avec intérêt traverser le jardin public quand ils vont au kiosque de la musique, et, quand ils jouent au bal de la Préfecture, des envois leur sont faits du buffet pendant les pauses.

En guerre, les musiciens sont tour à tour musiciens et brancardiers. A ce dernier titre ils vont chercher les blessés sur le champ de bataille, et la traîtrise allemande a fait payer cher à beaucoup d'entre eux cette mission de dévouement. Mais chose plus surprenante, il leur est arrivé aussi d'acquérir de la gloire et de mourir de la mort des braves en soufflant dans leurs instruments. Témoin cette citation à l'ordre de l'armée :

Claude Laty, sous-chef de musique au 46e d'infanterie.

Le 28 février a fait jouer sa musique sous le feu pour animer les troupes d'assaut, malgré un bombardement intense qui *blessa ou tua sept de ses musiciens* et mit une partie de ses instruments hors de service. A dirigé les jours suivants, avec une rare énergie, ses musiciens dans leur service de brancardiers auxiliaires.

Il est déjà beau de se battre sans souci du danger, mais que dire de ces hommes qui, au milieu des projectiles semant la mort et ayant

couché à terre sept de leurs camarades, continuent à suivre la mesure indiquée par leur chef? Les instruments de la musique du 46e mériteraient d'entrer au Musée de l'Armée.

* * *

Les enfants-soldats. - Le certificat du petit artilleur. - Enfants perdus et recueillis par les régiments.

Les soldats ont toujours exercé une attraction irrésistible sur les enfants. On sait leur joie de revêtir un uniforme, ou de jouer aux soldats de plomb.

L'exaltation patriotique qui fit vibrer toute la France à la déclaration de guerre devait avoir une répercussion profonde sur eux. Des milliers de petits garçons de tous les âges rêvèrent de partir comme leurs aînés et de se battre contre l'envahisseur ; quelques-uns y réussirent.

La plupart du temps l'enfant avait l'idée d'accompagner un régiment caserné dans son pays ou de passage et se rendant au front. Souvent, sans rien dire à ses parents de son projet, l'enfant suivait les soldats, cherchait à rendre de petits services et à se faire adopter par eux à l'insu de leurs chefs. Et quand ceux-ci apprenaient quelle nouvelle recrue l'unité avait faite en chemin, l'enfant déclarait ne savoir où aller, les soldats intercédaient en sa faveur et l'officier fermait les yeux. Parfois aussi l'officier se mon-

trait inflexible et faisait remettre l'enfant au premier poste de gendarmerie.

Charles Trottement, dont les parents habitent 66, rue de l'Équitation, à Nancy, a 13 ans ; au début des hostilités, il se joint au 146e de ligne pendant son séjour dans cette ville et, adopté par une compagnie, prend part à la première campagne de Lorraine. Chargé des commissions, il aide à confectionner la popote mais se plaint de ne pas faire le coup de feu, car le fusil est trop lourd pour qu'il puisse viser.

Aussi lâche-t-il les fantassins pour le 4e régiment d'artillerie lourde avec lequel il s'installe au Grand Couronné ; il est pourvoyeur de gargousses et parvient de temps en temps à tirer avec le mousqueton.

Mais, en décembre 1914, le capitaine de la compagnie qu'accompagnait Charles Trottement décida de le renvoyer chez ses parents avec la lettre-certificat que voici :

Chère Madame,

Je certifie que votre fils Charles a fait avec ma batterie la campagne et qu'il a participé à nos combats. Il s'est toujours conduit comme un courageux petit soldat, rendant des services à tout le monde et faisant œuvre utile. Les fatigues de l'hiver, les marches de nuit ne permettent plus d'assurer sa sécurité comme j'ai pu le faire jusqu'ici. Je profite d'une occasion pour vous le rendre en bonne santé et bon courage.

Nul doute qu'il soit un bon fils comme il est bon Français.

Capitaine Henri Micheland.

Donnons également la lettre par laquelle le petit Pierre Mercier, âgé de moins de 14 ans, annonçait à ses parents habitant 51, rue des Thermes, à Enghien-les-Bains (Seine-et-Oise) son départ pour le front :

Chers Papa, Maman et Sœurs,

Voici plus de deux mois que la guerre est commencée et je n'ai encore rien fait pour ceux qui combattent pour nous.

Vous savez que j'ai prêté mon serment d'Éclaireur et que, dans ce serment, j'ai juré de servir fidèlement ma patrie en temps de guerre comme en temps de paix.

Donc, le moment est venu de tenir ce serment. Dans le moment critique où se trouve notre belle France, il n'y a pas trop de gens pour repousser la horde barbare qui veut l'envahir.

Donc ce matin, grâce à une petite somme que j'ai économisée, je me suis embarqué pour le front, afin d'aider, dans la mesure de mes moyens, ceux qui combattent.

Est-ce que l'on a institué les Éclaireurs de France rien que pour la parade ou l'uniforme ? Eh bien, non !

Alors, chers parents et chères sœurs, ne pleurez pas mon départ, car c'est pour la patrie que je m'en vais ; au contraire, vous n'avez qu'à être fiers d'avoir un fils et un frère sous les drapeaux.

En dessous de mon uniforme, j'ai emporté les vêtements nécessaires pour passer l'hiver.

Je vous réunis tous les quatre pour vous embrasser bien des fois ; ayez patience et confiance en la victoire prochaine.

Toi, maman, sois courageuse : fais toujours des cache-nez et des plastrons pour les soldats ; et toi,

papa, j'espère que tu me pardonneras d'avoir manqué d'aller avec toi pour t'aider ; et toi, petite Suzanne, va toujours à l'école apprendre la géographie et l'histoire, bientôt elles seront changées. Quant à moi, je ferai mon devoir jusqu'au bout, et j'ai juré de servir fidèlement ma patrie.

Votre fils et frère qui vous embrasse beaucoup.

PIERRE.

*P.-S.* — Voudrez-vous avertir le directeur de mon école que je ne puis venir et qu'il cède ma place à un autre. J'espère vous écrire bientôt du champ de bataille.

Contremaître à l'usine Diétrich à Lunéville, M. Agelot part le premier jour de la mobilisation comme adjudant de chasseurs à pied. Son fils Aimé qui a 15 ans veut faire comme son père, il se rend près du commandant d'une batterie et lui expose son ardent désir de servir. Le commandant écrit au père et en reçoit cette belle réponse :

C'est une rude chose que la guerre, mais c'est une école où les âmes se trempent. Je n'aurais pas pris la responsabilité de l'y pousser, mais si d'ores et déjà il est dans les idées de mon enfant de servir la France, je l'approuve pleinement. Nous ne serons pas trop de deux dans la famille... ; qu'il se batte.

Le commandant n'eut plus dès lors de scrupules et Aimé Agelot resta au régiment.

Gaston Huet, 15 ans, apprenti typographe à Fontainebleau, parvient à s'embarquer à la gare d'Avon avec un bataillon de renfort du

46e d'infanterie. Il prend part à tous les combats et est tué d'un éclat d'obus le 19 janvier 1915. C'est le docteur La Peyre, maire de Fontainebleau, qui se chargea d'apprendre aux parents la glorieuse mort de leur enfant.

Très touchante est également l'histoire de cet enfant de 13 ans qui comparaissait en janvier 1915 devant le tribunal pour enfants de la Seine, sous l'inculpation de vagabondage, portant un uniforme anglais ajusté à sa taille.

Le directeur de la Petite-Roquette, où il fut interné avant d'être jugé, a exposé par lettre les aventures du petit bonhomme au Président du tribunal, M. Rollet :

Placé comme vacher, à l'âge de 8 ans, il gagnait 10 francs par mois, que touchait sa mère. Plus tard, il gagna 15 francs qui eurent la même destination.

Rentré chez sa mère et constatant que celle-ci l'abandonnait à lui-même, sans nourriture, l'enfant, découragé, demanda à partir et à rejoindre les artilleurs qui se trouvaient alors à Breuvanne, faubourg de Langres. Sa mère y consentit. Il resta deux mois avec ces militaires, auxquels il servait de domestique. Il gagnait ainsi sa vie. A leur départ, en octobre, il les suivit jusqu'à la ligne de feu, à Tracy-le-Val (Oise). Il a passé là trois mois, se rendant utile, soit comme porteur de gargousses, quand il était à la position des batteries, soit comme commissionnaire des officiers à l'observation dans les tranchées. Il aurait été renvoyé de cette batterie par le capitaine pour avoir, dit-il, cherché à dévisser un obus allemand qu'il avait trouvé non éclaté, ayant vu des zouaves qui essayaient de dévisser les mêmes engins.

Le petit X... ne demande qu'à travailler. Il est

en parfait état de santé et, malgré son jeune âge, capable d'un travail demandant des efforts. Il est malheureusement illettré. Mais comme il a une intelligence très vive, il pourra, en peu de temps, acquérir des notions suffisantes de lecture, d'écriture et de calcul. Déjà l'instituteur, qui s'occupe de lui depuis quelques jours seulement, a constaté des progrès sérieux chez cet enfant qui commence à lire, à écrire et à calculer...

En présence des faits et considérations qui précèdent, je me fais un devoir, Monsieur le Président, de vous prier de vouloir bien, si cela se peut, laisser à la Petite-Roquette le jeune X... pendant deux ou trois mois pour qu'il nous soit possible de lui apprendre suffisamment à lire, à écrire, et de rendre par ce moyen son placement plus facile et plus sûr.

Le petit prévenu dont la physionomie est des plus éveillées a fait cette déclaration : « Je suis très content d'être à la Petite-Roquette où je demande à rester jusqu'à ce que je sache lire. Quand je saurai lire, je repartirai pour le front. »

Le tribunal a acquitté l'enfant auquel le président Rollet se levant de son siège a serré la main. Puis selon son désir il a été reconduit à la Petite-Roquette en attendant qu'il ait reçu assez d'instruction pour être placé.

*
* *

D'autres enfants ont été découverts par les soldats dans des villages abandonnés par leurs habitants ou qui s'étaient perdus en route. Tel est le cas du petit Louis Chapier, 14 ans, qui

fuyant le 8 août de Mézières avec sa mère devant l'invasion allemande, s'est trouvé séparé d'elle. Un bataillon de zouaves l'a adopté. Deux petits garçons de 5 et 9 ans ont été sauvés par le capitaine d'une batterie d'artillerie. Le plus âgé avait rencontré son cadet dans les champs et l'avait pris sous sa protection. Ensemble ils avaient fui devant l'invasion, marchant souvent à quatre pattes pour échapper aux projectiles qui pleuvaient autour d'eux. Quand le petit était fatigué, le grand, — le grand de 9 ans, — le portait tant qu'il le pouvait.

Les artilleurs recueillirent les enfants et les soignèrent avec une touchante sollicitude, mais ils couraient de tels dangers que le capitaine ne consentit pas à les garder et les confia à la Société de Sauvetage de l'Enfance, 108, rue de Richelieu.

Parfois les soldats adoptent toute une famille que la guerre a chassée du pays et qui se trouve sans ressources. Un escadron de hussards campé non loin de Compiègne s'était ainsi chargé du père, de la mère et de la petite fille de 9 ans. Le père aidait à construire les tranchées, la mère faisait la cuisine et lavait le linge et, comme il fallait bien occuper la petite fille, un maréchal des logis s'était chargé de lui apprendre à lire et à monter à cheval !

Naturellement les parents recherchent les enfants qui ont ainsi disparu et la prévôté du front, munie de leur signalement et de toutes les indications qui peuvent être données, se livre à des enquêtes souvent fructueuses. Les petits aventuriers sont rendus à leurs familles malgré

leurs protestations et celles de leurs amis les soldats. Quand, d'autre part, les gendarmes découvrent parmi les troupes des enfants sur la famille desquels aucun renseignement n'existe, ceux-ci sont confiés à des Sociétés philanthropiques.

Il est certain que, pour de multiples raisons, la place des enfants, quelle que soit leur intrépidité, n'est pas au front. Il faut qu'ils sachent attendre, près de leurs parents ou sous la tutelle des œuvres qui les remplacent, l'âge où ils pourront à leur tour défendre utilement la Patrie.

*
* *

**Citations à l'ordre du jour. La Croix de Guerre.**

Les citations à l'ordre du jour, en même temps qu'une juste récompense pour ceux qui ont accompli des actes particulièrement beaux d'héroïsme, constituent pour les officiers et soldats, tous épris de gloire, puisqu'ils sont épris d'idéal, un puissant stimulant. Être signalé à ses camarades, à sa famille, à ses concitoyens pour un trait sublime de courage et de dévouement emplit l'âme d'un légitime orgueil. Si nous admirons la modestie extrême du soldat Abauzit, brancardier au 296e d'infanterie, qui se porte en plein jour, malgré une violente fusillade, à 150 mètres des tranchées, au secours d'un blessé et répond au sous-officier désirant savoir son nom pour signaler sa conduite : « Ce n'est pas

la peine, si je n'y étais pas allé, un autre l'aurait fait à ma place ! », nous approuvons le noble désir qui anime tant de Français de se distinguer au vu et au su de tout le monde. Car pareil sentiment est fécond pour le succès de nos armes !

Pour qu'une citation ait lieu il faut évidemment qu'un gradé ait remarqué l'acte accompli et ait pu le signaler ; beaucoup d'actions d'éclat resteront ainsi à jamais ignorées faute de témoins ; il faut, d'autre part, que l'occasion se soit présentée de faire montre d'initiative et d'esprit de sacrifice. Après la guerre, de nombreux officiers et soldats reviendront sans avoir obtenu de citations, pour l'une de ces deux raisons, et qui cependant en eussent été très dignes. Le public serait donc profondément injuste en s'imaginant que seuls ceux qui ont été cités à l'ordre du jour pratiquèrent les vertus guerrières.

Les citations comportent une véritable hiérarchie.

A la base sont les citations de régiment prononcées par le colonel, ou de bataillon pour les chasseurs prononcées par l'officier commandant. Puis viennent par ordre croissant d'importance les citations de brigade, de division, de corps d'armée, d'armée prononcées par les généraux qui se trouvent à la tête de ces diverses formations. Tout en haut de l'échelle des honneurs est située la citation à l'ordre de l'armée, c'est-à-dire de l'ensemble des armées françaises, prononcée par le généralissime. Seules les citations à l'ordre de l'armée paraissent au

*Journal Officiel*, mais les autres citations sont conservées sur un registre spécial dans les archives des régiments, brigades, divisions, corps d'armée et armées.

Une citation peut très bien monter d'échelon en échelon du régiment jusqu'à l'ordre de l'armée, prononcée, nous l'avons dit, par le généralissime, ou ne pas dépasser le régiment, ou s'arrêter en route à la brigade, à la division, au corps d'armée ou à l'armée dont fait partie l'officier ou le soldat. Souvent celui qui a l'honneur de voir son exploit mentionné à l'ordre de l'armée a été antérieurement titulaire d'une ou deux citations qui ne sont pas allées si haut. Il n'est pas d'ailleurs indispensable que la citation parte du régiment ou de l'unité correspondante, un général de brigade, de division, de corps d'armée, d'armée peut très bien citer de suite tel homme ou tel officier qu'il a distingué à l'ordre de la formation qu'il commande. Et le généralissime peut fort bien agir de même pour toute l'armée française.

Il arrive parfois que la conduite d'une unité de combattants ou d'une unité sanitaire plus ou moins importante mérite d'être mise en relief. En ce cas, la section, la compagnie, le bataillon, le régiment, etc., sont cités en bloc à l'ordre du jour. Des corps d'armée entiers ont été l'objet d'un tel honneur.

Les nominations dans l'ordre de la Légion d'honneur et les décorations de la Médaille militaire sont accompagnées toujours du motif de cette distinction et celui-ci paraît au *Journal Officiel*.



Au bout de quelques mois de guerre il apparut que la création d'une décoration spéciale pour ceux qui avaient été cités s'imposait.

En effet, les nominations ou les promotions dans l'ordre de la Légion d'honneur et l'octroi de la Médaille militaire ne pouvaient être que très restreints, puisque des lois déterminent le nombre de ces décorations. Et il était bien juste qu'un signe apparent désignât dans l'avenir à leurs concitoyens les Français qui se seraient particulièrement dévoués pour la Patrie.

Cette création était d'autant plus logique que, plus ou moins longtemps après la guerre, une médaille commémorative viendrait, comme pour la guerre de 1870-1871, récompenser tous ceux qui s'étaient trouvés sous les armes. Entre les hommes ayant fait leur devoir et les hommes ayant fait plus encore, une distinction s'imposait.

Telle fut l'idée dont sortit la Croix de Guerre et pour laquelle M. Maurice Barrès formula la proposition dans l'*Écho de Paris*.

Celle-ci répondait tellement aux préoccupations de l'armée et du public qu'elle fut chaleureusement accueillie. Bientôt le gouvernement déposa un projet que les Chambres votèrent d'enthousiasme, et le 8 avril 1915 la loi créant la Croix de Guerre était promulguée. Les Allemands avaient du reste depuis longtemps une décoration analogue : la Croix de Fer.

La Croix de Guerre est en bronze florentin, du module de 37 millimètres, à quatre branches avec,

entre les branches, deux épées croisées. Le centre représente, à l'avers une tête de la République au bonnet phrygien, orné d'une couronne de laurier, avec en exergue : « République Française ». Au revers est gravée l'inscription : « 1914-1915 ».

On sait que des règlements déterminent dans quel ordre doivent se porter les diverses décorations françaises. La Croix de Guerre vient immédiatement après la Légion d'honneur et la Médaille militaire; elle est suspendue à un ruban vert avec liséré rouge à chaque bord et comptant cinq bandes d'un millimètre et demi chacune.

Tous les militaires ayant été l'objet d'une citation autre que la citation de régiment reçoivent de droit la Croix de Guerre. Cependant les citations autres que celles à l'ordre de l'armée ont été l'objet d'une revision. La Croix de Guerre est aussi accordée, en même temps que la Légion d'honneur ou la Médaille militaire, aux militaires ou civils non cités à l'ordre dont la décoration aura été accompagnée, au *Journal Officiel,* de motifs équivalents à une citation à l'ordre de l'armée pour actions d'éclat. Des fonctionnaires, des dames de la Croix-Rouge, des religieuses et même des personnes n'appartenant à aucune de ces catégories peuvent parfaitement recevoir la Croix de Guerre en raison de leur conduite dans les territoires envahis, la zone des armées ou les ambulances.

La nature des citations se distingue sur la Croix de Guerre de la façon suivante : pour les citations à l'ordre de l'armée, une palme en bronze en forme de branche de laurier; pour

les citations de corps d'armée, une étoile en vermeil ; de division une étoile en argent ; de brigade ou d'unité assimilée une étoile en bronze. Plusieurs citations obtenues pour des faits différents se distinguent par autant d'étoiles ou de palmes correspondant à leur degré.

La Croix de Guerre est retirée à tous ceux qui subiraient postérieurement des condamnations infamantes.

Ajoutons que l'État, afin d'éviter tout port illégal de la Croix de Guerre, s'est réservé le monopole de sa fabrication et de sa distribution. Aucun commerçant ne saurait donc vendre cette décoration sans s'exposer à des poursuites, mais la prohibition ne s'étend pas au ruban.

Contrairement à la Médaille militaire et à la Légion d'honneur décernée au titre militaire, la Croix de Guerre ne comporte aucune pension.

Quand la Croix de Guerre a été décernée à des unités citées à l'ordre du jour, celle-ci reste entre les mains du chef de cette unité pour être déposée à la fin des hostilités, soit dans les quartiers généraux ou états-majors, soit dans la salle d'honneur du corps de troupe, avec indication de l'unité qui mérita cette citation et copie du texte. Si le régiment tout entier a été cité, la Croix de Guerre est suspendue au drapeau.

En juillet 1915, soit après un an de guerre, 72.000 Croix de Guerre avaient été distribuées et le tiers des titulaires avaient payé de leur vie l'héroïsme dont ils avaient fait preuve.

*
* *

**La remise des décorations. - Généraux décorant leurs fils.**

La remise de la Légion d'honneur, de la Médaille militaire et de la Croix de Guerre s'effectue toujours avec le plus grand cérémonial possible. Quand le récipiendaire est au front, c'est là qu'il est décoré pendant les jours où son unité est en réserve ; quand il a été blessé, on attend sa convalescence pour le décorer devant les troupes du dépôt de la ville où se trouve l'ambulance ; enfin si la blessure met ses jours en danger, la remise de la décoration a lieu à l'ambulance même, en présence du personnel et des malades les plus valides assemblés. Parfois, et quelque diligence que l'on ait apportée, la distinction est arrivée trop tard et c'est sur un cercueil que la Légion d'honneur, la Médaille militaire ou la Croix de Guerre ont dû être épinglées.

Du reste quand l'ayant droit est décédé avant la remise de la Croix, celle-ci est attribuée à titre de souvenir et sur leur demande aux parents du défunt dans l'ordre suivant : le fils aîné ou à défaut de fils la fille aînée, la veuve, le père, la mère, le plus âgé des frères ou sœurs, l'oncle, la tante, le cousin le plus proche.

Les remises de décoration ont donné lieu parfois à des incidents particulièrement tou-

chants en raison du lien de parenté existant entre l'officier qui décorait et le récipiendaire.

Il est arrivé plusieurs fois que de grands chefs ont eu la douce émotion de décorer leur fils après l'accomplissement d'une action d'éclat.

Ainsi dans la cour du lycée de Chaumont transformé en hôpital, devant les infirmières et les soldats en traitement, un jeune homme de vingt ans, blessé trois fois et cité à l'ordre de l'armée, reçoit en avril 1915 la Légion d'honneur. Un général lit le décret, donne l'accolade réglementaire et serre la main, en disant : « Voilà une croix bien gagnée et bien portée. » Puis il ajoute :

« Et maintenant va embrasser ta mère. »

Le général Plagnol vient de décorer son fils.

Peu après le général Humbert qui commandait alors l'armée de Lorraine procédait, non loin de la ligne de feu, à une cérémonie analogue dont son fils cadet, Jean Humbert, âgé de 19 ans et qui faisait sa première année de Saint-Cyr lorsque la guerre éclata, était le héros.

A côté du père décorant son fils voilà deux frères dont l'un décore l'autre.

Le lieutenant de chasseurs Raymond Gras, petit-neveu de l'inventeur du fusil qui porte son nom et fut remplacé par le Lebel, avait reçu la Légion d'honneur pour action d'éclat au début de la campagne. A quelque temps de là, son général ayant eu à nouveau à se louer de lui et également de son frère, le sous-lieutenant de chasseurs Henri Gras, trouva ce joli moyen de les récompenser tous deux. Il remit une

seconde croix à Raymond et le chargea d'aller décorer Henri, ce qu'il s'empressa de faire sur le front du bataillon.

*
* *

Les deux plus jeunes décorés de la Croix de Guerre semblent être Jean Lenez et Henri Lapérouze qui, élèves du Collège Stanislas, se sont engagés, sitôt qu'ils eurent atteint 17 ans, au 26e bataillon de chasseurs à pied à Vincennes. Ayant préalablement subi une instruction militaire, ils supplièrent qu'on les envoyât au front de suite et partirent trois semaines après l'incorporation.

Le 8 novembre 1914, ils étaient nommés caporaux et cinq jours plus tard, à la suite d'une reconnaissance où ils coururent de grands dangers et qui permit à leur bataillon d'avancer de six cents mètres, ils furent cités à l'ordre du jour.

Henri Lapérouze, blessé, reçut la Croix de Guerre, au polygone de Vincennes, des mains du général Liénard, il était alors sergent ; Jean Lenez reçut la Croix au front et fut nommé en même temps aspirant.

Le décoré le plus âgé de la Croix de Guerre est très probablement le colonel de génie Sever, cité à l'ordre de l'armée en janvier 1915 avec le motif suivant :

Agé de 70 ans, dégagé de toute obligation militaire, s'est mis spontanément à la disposition du Ministère de la Guerre, a rendu d'inappréciables services et a donné un bel exemple d'activité et de dévouement.

*
* *

**Rapports entre les chefs et leurs hommes. - L'art d'être grand-père.**

Il y aurait un livre charmant et émouvant à la fois à écrire sur les rapports des officiers et des soldats sur le front à tous les degrés de la hiérarchie, car là réside un des grands secrets de la force de résistance de l'armée française. Estime et confiance réciproques, tels furent les sentiments des chefs et de leurs subordonnés les uns pour les autres.

S'il avait été besoin de donner l'exemple, le généralissime l'eût fait sans aucun doute, car il parle volontiers et sur un ton de paternelle bonhomie avec les simples soldats. *L'Illustration* a publié une photographie montrant le général Joffre — le grand-père, comme les hommes l'appellent — qui s'écarte des généraux et officiers supérieurs avec lesquels il se trouve pour aller causer avec un soldat, une de ses anciennes ordonnances au temps où il était général de brigade.

Jamais il ne parcourt les cantonnements sans s'adresser à plusieurs sous-officiers et soldats, s'enquérir de leur origine, de leurs familles. Et s'il rencontre « un pays » des Pyrénées-Orientales, il ne manque pas de s'entretenir avec lui en patois.

C'est à sa simplicité d'allures, qui n'exclut nullement la dignité, avec les officiers des grades les moins élevés, les sous-officiers et les soldats,

autant qu'à ses talents militaires que le généralissime doit l'immense popularité dont il jouit dans l'armée.

Aussi être décoré de la main du général Joffre constitue-t-il pour les nouveaux légionnaires ou les médaillés le bonheur suprême. Quand il décore, il dit toujours quelques mots au récipiendaire. On a publié ce dialogue entre le général Joffre et le sergent Henri Galaup, du 15e d'infanterie, originaire d'Albi :

« Vous êtes bien jeune pour avoir la Médaille militaire, sergent.

— Vingt-trois ans, mon général !

— Vingt-trois ans ! Savez-vous que j'ai attendu soixante-trois ans pour l'avoir ? En êtes-vous content ?

— J'en suis très fier, mon général.

— Moi aussi. »

Et le généralissime épingla la médaille sur la capote du sergent, après lui avoir donné l'accolade d'usage.

Les généraux les plus élevés en grade n'en agissent pas autrement avec leurs subordonnés. On les voit souvent parcourir les tranchées, les cantonnements, les ambulances, se mêler à la vie du soldat, goûter à la soupe, vérifier si la paille est fraîche, poser à brûle-pourpoint des questions sur le ton de la plus franche camaraderie : « Où vas-tu, mon petit, que fais-tu, mon petit, tu n'es pas trop fatigué, mon petit », sont des bouts de phrases que l'on entend fréquemment au front, dites par un chef portant les étoiles du généralat à des soldats rencontrés en chemin. Et le petit qui a de dix-sept à quarante-

huit printemps répond sans embarras, regardant son général bien en face, fier de cette familiarité qui chez lui double le respect d'affection.

Mêmes sentiments à travers toute l'échelle des grades. Qu'il s'agisse d'officiers nommés avant la guerre ou d'officiers que leur courage, leur intelligence a fait sortir du rang au cours de la campagne, tous aiment les soldats qui leur sont confiés, les traitent en collaborateurs dont ils apprécient le dévouement, s'efforcent de leur assurer le plus de bien-être possible. Les rapports entre officiers et soldats de l'armée française stupéfient les prisonniers allemands habitués à être traités avec morgue, insolence et brutalité par leurs supérieurs.

Les officiers français partagent complètement la vie de leurs hommes. Lors de la concentration sur nos frontières, beaucoup de lieutenants et de capitaines, au lieu de monter dans le wagon de 1re classe auquel ils avaient droit, préférèrent effectuer le voyage au milieu des soldats, dans les wagons de marchandises où de rudes bancs de bois offraient peu de confort. Et pendant la dure campagne de Belgique, la retraite de Charleroi à la Marne, officiers et soldats partageaient fraternellement ce qu'ils trouvaient à manger. La vie des tranchées n'a fait qu'accroître et que généraliser cette noble fraternité d'armes qui laisse chacun à son rang mais découle d'un même esprit de devoir et de sacrifices, d'une estime et d'une admiration réciproques.

Des milliers d'officiers pendant la mauvaise saison ont réclamé de leurs familles, de leurs

amis l'envoi de vêtements chauds pour leurs hommes ou ont intrigué près des œuvres fondées dans ce but afin que ceux-ci aient bonne et prompte part. Et combien d'officiers ayant quelques ressources personnelles se sont procuré à leurs frais et sans l'avouer à personne les articles faisant défaut.

Dans l'armée il suffit que les ordres soient donnés pour entrer en exécution et l'on comprend que celle-ci ne puisse être précédée d'une discussion entre le chef et les soldats.

Pourtant il y a toujours intérêt à faire bien comprendre à ses subordonnés ce que l'on attend d'eux et l'importance de la mission qui leur est confiée. Chaque fois qu'ils en avaient le temps, beaucoup d'officiers ont donc pris l'habitude de commenter en quelques explications précises les ordres donnés. Actif, débrouillard, ingénieux, le soldat français double de valeur et de rendement s'il conçoit parfaitement ce qu'il doit réaliser. Il est, en outre, justement flatté de n'être pas traité comme un automate mais comme un être doué de raison et de sensibilité.

Et puis dans cette course aux dangers qu'est tout combat, l'officier tient à honneur d'arriver bon premier. Le soldat sait que toujours son chef se tient en avant et que la proportion des pertes parmi les officiers est proportionnellement le double ou le triple de celles de la troupe. De là un sentiment d'admiration très net, appuyé sur des faits précis, et grâce auquel l'officier est en droit de demander à ses hommes les plus grands efforts, les plus durs sacrifices : on sait qu'il prêchera d'exemple.

*
* *

**Officiers et soldats se dévouent à l'envi pour la Patrie et les uns pour les autres.**

Les ordres du jour de l'armée ont révélé et authentifié des centaines d'actes de courage accomplis par des officiers, afin de mieux entraîner leurs hommes. En voici quelques exemples typiques :

C'est le capitaine Charles-Marie Maire, du 158e d'infanterie, qui, marchant en tête de sa compagnie pour la lancer dans une tranchée allemande, y entre le premier et est tué, au moment où, debout sur le parapet, il surveille l'exécution de ses ordres pour l'occupation. Frappé d'une balle en plein cœur, il a encore la force de dire, avant d'expirer, à son agent de liaison : « Passez le commandement au lieutenant Fery. Je meurs pour Dieu et pour la France. » C'est le capitaine Provost, du 281e d'infanterie, qui, blessé à la poitrine et l'épaule fracturée pendant qu'il faisait effectuer un bond en avant à sa compagnie, est resté debout, continuant à la diriger pendant trois quarts d'heure, puis est tombé évanoui. Revenu à lui, le capitaine Provost a repris le commandement et il a fallu un ordre de son chef de bataillon pour qu'il accepte de se faire évacuer. Transporté sur une voiture, l'héroïque officier en est bientôt descendu pour laisser sa place à un soldat qui lui paraissait plus gravement atteint et, malgré une forte hémorragie, il a par-

couru dix kilomètres à pied pour se rendre au convoi sanitaire.

C'est le sous-lieutenant Hugues Le Roux, du 356e de ligne, qui voyant ses hommes hésiter sous une fusillade horriblement meurtrière à quitter l'abri de la tranchée pour se lancer à l'assaut des positions ennemies, s'est dressé sur le parapet, s'écriant : « Je resterai debout jusqu'à ce que vous avanciez ! » Il a payé de sa vie son acte d'intrépidité mais les hommes électrisés ont enlevé la tranchée adverse. C'est le lieutenant porte-drapeau Carrère, du 138e d'infanterie. Sous un feu intense, plusieurs compagnies hésitent à sortir. Carrère déploie le drapeau du régiment, bondit en avant en criant : « Au drapeau ! » et réussit à provoquer un assaut général de la ligne. C'est le lieutenant Pelcier, du 80e d'infanterie, qui, mortellement frappé dans une charge héroïque qu'il a entraînée, demande à ses hommes de le soulever afin qu'il puisse voir si l'on avance. C'est le capitaine de Saint-Martin-Lacaze, du 57e d'infanterie, qui, resté à son poste après une première blessure, frappé à mort par une seconde, a l'énergie d'adresser un compte rendu au colonel avant d'abandonner le commandement.

C'est le lieutenant Abat, du 37e d'infanterie coloniale, qui blessé grièvement en entraînant ses hommes à l'assaut des tranchées ennemies et apprenant peu après que le mouvement a réussi, s'éteint en disant : « Ah ! les tranchées sont prises, je puis mourir tranquille. »

C'est enfin le sous-lieutenant Daoust, du 359e d'infanterie, qui, mortellement blessé et

disant à ses hommes : « Ma mort n'est rien si nous avons la victoire ! », occupe ses derniers moments, en dépit de ses souffrances, à laisser des legs aux familles de ses soldats tombés en même temps que lui !

Les grands chefs ne donnent pas de moins beaux exemples. Tels le lieutenant-colonel Cros, commandant le 1$^{er}$ régiment de tirailleurs, qui, blessé à la jambe et mis dans l'impossibilité de marcher, se fait porter en voiture pour rester à la tête de ses hommes, et le général Marjoulet, promu général de division avec le motif suivant :

Le 29 août, commandant l'avant-garde d'un corps d'armée, a maintenu, sous un feu intense, pendant une partie de la journée, l'occupation d'un village, assurant ainsi la liaison entre les deux corps d'armée voisins et couvrant l'entrée en ligne de son propre corps d'armée sur le champ de bataille.

A 17 heures, au moment où ce corps d'armée s'engageait, toutes forces réunies, et rejetait l'ennemi, s'est mis en tête de sa brigade *un fusil en main,* pour enlever un village qui lui était assigné comme objectif.

Le maréchal Ney, faisant le coup de feu pendant la retraite de Russie et la campagne de France au milieu de ses grenadiers, était resté légendaire. Ce sont là des attitudes courantes chez les généraux et les colonels pendant la guerre actuelle. La moitié de ceux qui sont morts au champ d'honneur furent tués le fusil à la main entraînant leurs hommes à la charge ou dans la résistance aux attaques ennemies.

HISTOIRE ANECDOTIQUE

DE LA

# GUERRE DE 1914-1915

Par **FRANC-NOHAIN** et **PAUL DELAY**

## AVIS

Les personnes désireuses de recevoir les fascicules de cette **Histoire anecdotique de la Guerre de 1914-1915** au fur et à mesure de leur publication sont priées de remplir le bulletin ci-contre et de nous le retourner directement 10, rue Cassette, Paris (6e).

Pour éviter des ports de factures et de lettres inutiles, les factures ne seront envoyées successivement qu'après livraison de trois fascicules.

La publication ne dépassera pas 18 fascicules : si elle dépassait ce chiffre, les souscripteurs à la *collection complète* rece-

vraient gratuitement les fascicules 19 et suivants. Nous comptons même que la publication sera complète en 15 ou 16 fascules.

P. LETHIELLEUX, Éditeur
10, RUE CASSETTE, PARIS (6e)

**Cette histoire formera environ 15 à 18 fascicules en format in-12** (*sans gravures*)

PRIX DE CHAQUE FASCICULE : **0** FR. **60**; *franco*, **0** FR. **70**

*Le premier fascicule a paru le 15 mars 1915*

**Les fascicules suivants paraîtront successivement à raison d'un fascicule par quinzaine**

## APERÇU DE LA PUBLICATION

FASCICULE I
**La Déclaration de Guerre et l'Etat de siège.**

FASCICULE II
**Paris menacé - Paris sauvé**

FASCICULE III
**Les Alsaciens-Lorrains et les Etrangers au service de la France.**

FASCICULE IV
**La Bienfaisance pendant la Guerre.**

FASCICULE V
**Les blessés, les morts.**

FASCICULE VI
**L'Aumônerie militaire de terre et de mer.**

FASCICULE VII
**L'Armée française**
*a*) *Les dépôts.* L'appel des classes. Equipement et instruction.

FASCICULE VIII
**L'Armée française**
*b*) ***Sur le Front.***

FASCICULE IX
**L'Armée française**
*c*) ***Les services d'arrière.***

FASCICULE X
**Les Anglais et leur armée continentale.**

FASCICULE XI
**Les Belges et leur gouvernement en France.**

FASCICULE XII
**Les prisonniers allemands et les prisonniers français,**
etc.

Retourner ce Bulletin à la **Librairie P. LETHIELLEUX**
10, RUE CASSETTE, PARIS (6e)

# *BULLETIN DE DEMANDE*

*Je soussigné*[1]

*déclare souscrire à tous les fascicules de la collection* **Histoire anecdotique de la Guerre de 1914-1915**, par FRANC-NOHAIN et PAUL DELAY, *au prix de* **soixante-dix centimes** *chaque fascicule rendu franco à domicile, jusqu'à concurrence de 18 fascicules. Si les fascicules dépassaient le nombre de 18, les fascicules* **19** *et suivants me seraient envoyés gratuitement.*

SIGNATURE :

(1) Nom et adresse bien exacts, très lisiblement écrits, avec indication du bureau de poste s'il y a lieu.

# RAISON D'ÊTRE DE CETTE PUBLICATION

*Écrite d'une plume alerte, cette Histoire anecdotique ne vise nullement à dévoiler les plans militaires ou les secrets diplomatiques. Bien des années se passeront avant que le récit certain des événements actuels puisse être raisonnablement tenté. On ne trouvera dans cette collection que des choses vécues dont les auteurs, écrivains et journalistes de talent, se sont efforcés à rendre, pour le grand public, la lecture instructive, facile et attrayante.*

*Chaque fascicule, formant un tout, a été écrit avec un souci constant de la sincérité et de l'authenticité les plus scrupuleuses, en un style pittoresque et très littéraire. Le succès de la publication se justifie, car c'est une mine extrêmement riche d'anecdotes et de documents ingénieusement groupés.*

*Cette collection, la collection idéale de la famille, car elle peut être mise entre les mains de tous, est indispensable pour tous ceux qui s'intéressent aux faits extraordinaires que nous vivons, et qui désirent en garder le durable souvenir. Nul doute d'ailleurs qu'elle ne soit largement utilisée par les historiens futurs de la Grande Guerre.*

Paris. — DEVALOIS, 144, av. du Maine (11 dans le passage).

*
* *

Comment avec de tels chefs les sous-officiers et soldats n'accompliraient-ils pas des actes de courage qui paraîtraient presque invraisemblables si les citations à l'ordre de l'armée n'étaient pas là pour en certifier l'exactitude !

Rebeurol, canonnier servant au 52e d'artillerie, est blessé par un éclat d'obus qui lui broie la jambe droite et met le fémur à nu. Rebeurol, sans pousser aucune plainte, continue, pendant une demi-heure, à passer les projectiles pour assurer le service de sa pièce.

Gastas, caporal au 3e régiment d'infanterie coloniale, a la joue gauche détachée et l'œil arraché par un éclat d'obus. Son sergent lui dit d'aller se faire panser : « Mais si vous avez encore besoin de moi, répond Gastas, je puis rester. »

Jean Hitte, sergent-major au 7e d'infanterie, affreusement mutilé par un obus, fait appeler son capitaine pour lui fournir les renseignements qu'il a pu recueillir sur l'ennemi. Son récit terminé, il expire.

Corouge, caporal au 76e d'infanterie, est blessé grièvement au cours d'une mission périlleuse qu'il a sollicitée. Son chef de section le prie de se plaindre le moins possible pour ne pas éveiller l'attention de l'ennemi. « Je ne dirai pas un mot », déclare Corouge, qui tient parole puis meurt après plusieurs heures d'atroces souffrances.

Émile Grangeorget, caporal au 2e régiment de marche d'Afrique, projeté à dix pas par l'éclatement d'un obus, devenu momentanément sourd et

muet, fait néanmoins un croquis de la position ennemie et donne des renseignements sur les deux lignes en présence.

Victor Delaunay, soldat au 118e d'infanterie, a le bras et la main gauche fracassés par un pétard à la mélinite. Comme son chef s'apitoie sur son sort : « Ne me plaignez pas, mon lieutenant, s'écrie-t-il, je donne mon bras gauche à la Patrie, il me reste encore le bras droit pour travailler. » Ses camarades veulent le panser, il s'y refuse et les renvoie au feu.

Bounhadj, soldat au 7e tirailleurs, 2e régiment de marche, a reçu trois blessures de shrapnells. Entendant un de ses camarades non blessé se plaindre, il lui dit en arabe : « Sois donc courageux. » Puis, se tournant vers le lieutenant, Bounhadj ajoute : « C'est pour la France, mon lieutenant, que je souffre. »

Alphonse Moinard, soldat au 6e zouaves de marche. Resté seul dans sa tranchée au cours d'un combat de nuit, tous ses camarades ayant été successivement tués ou blessés, a contenu l'ennemi. A l'arrivée d'une compagnie faisant une contre-attaque, il dit simplement au commandant : « Je reste seul, mon capitaine, mais j'y suis. »

Julien Vandal, maître-pointeur dans une batterie d'artillerie divisionnaire, est très grièvement blessé ; s'oppose à son transport à l'ambulance, parce qu'on annonce le passage d'un aviatik : « Laissez-moi, s'écrie Vandal, on ferait repérer la batterie. L'accident n'est rien, l'essentiel c'est qu'on les mette à la porte de chez nous. Vive la France ! » Ayant dit, Vandal s'évanouit et meurt peu après.

Georges, cavalier au 4e dragons, fait une chute

grave de cheval étant en reconnaissance. Il n'en rapporte pas moins à pied le renseignement demandé et meurt le lendemain à l'hôpital.

Terminons par deux faits à peu près semblables. L'un et l'autre montrent à quel point les hommes ont confiance en leurs officiers :

Narguier, chasseur au groupe cycliste d'une division de cavalerie, frappé à mort, dit à son lieutenant qui le console : « Il vaut mieux que ce soit moi que vous, mon lieutenant, on a plus besoin de vous que de moi. » La parole d'Eugène Devos, soldat au 245e d'infanterie, frappé aussi à mort, à son capitaine est identique : « Il vaut mieux que ce soit moi que vous. La compagnie y perd moins que si elle perdait un bon chef comme vous. »

Quand on a lu de tels traits de stoïcisme et d'abnégation venant de la part de gens qui dans la vie ordinaire devaient être pour la plupart bien effacés et occuper des situations très modestes, on comprend mieux les belles qualités de notre race.

Nous avons une autre preuve de ces qualités en constatant que jamais les soldats, dans les circonstances les plus périlleuses, ne manquent de chefs. Quand tous les officiers sont hors de combat, un sous-officier ou à son défaut un simple soldat prend le commandement.

Les sergents Launoys, Olive et Henri Gabaret ayant vu successivement tomber le capitaine, le chef de section et l'adjudant de la compagnie, maintiennent celle-ci sous un feu violent, jusqu'à ce que l'ordre de repli soit donné. Serein, sapeur-mineur au 4e génie, ramène en avant une troupe privée de ses chefs qui hésitait

devant une attaque ennemie. Manfrino, soldat au 97$^{e}$ d'infanterie, rassemble à un moment critique des hommes débandés de plusieurs compagnies, les groupe sous son commandement et les entraîne avec succès en avant. Manfrino, lors de cet acte d'audace, avait 17 ans et venait de s'engager !

Comment ne pas rappeler quelques-uns des multiples traits de bravoure accomplis par des officiers ou des gradés pour sauver leurs subordonnés ou par ces derniers pour sauver leurs supérieurs, les uns sont aussi fréquents que les autres.

Alexandre Derrien, soldat au 248$^{e}$ d'infanterie, sur le point d'être pris par les Allemands, met sur ses épaules le corps de son officier grièvement blessé, traverse une clairière de quatre cents mètres, battue par les balles et la mitraille, et parvient à le ramener dans nos lignes. Chéne, soldat au 29$^{e}$ régiment d'infanterie, transporte sur son dos, pendant deux kilomètres et sous un feu violent, son capitaine blessé. Guével, aide-maréchal au 3$^{e}$ dragons, sauve la vie de son officier en l'aidant à se dégager des ronces artificielles dans lesquelles il s'était empêtré après avoir été désarçonné. Il lui ramène son cheval, le remet en selle, le tout sous le feu à 50 mètres d'ennemis abrités qui ont déjà démonté ou blessé les six autres dragons de la patrouille. Magne, maréchal des logis au 1$^{er}$ dragons, va chercher et rapporte, malgré la fusillade d'une patrouille ennemie, le corps d'un officier tué.

Les officiers ne sont pas moins admirables.

Le capitaine Charles Maître-Devallon, du

19e bataillon du génie, voyant que ses sapeurs ont vainement essayé de retirer d'une galerie où nous venons de faire exploser des fourneaux de mine deux de leurs camarades asphyxiés, pénètre lui-même dans la galerie, parvient à sauver l'un des hommes et tombe gravement malade par suite de l'intoxication. Le lieutenant du Breuil de Saint-Germain, du 13e dragons, est tué en portant secours à plusieurs de ses cavaliers tués ou blessés en patrouille. Le lieutenant Blachère, du 2e bataillon de chasseurs, se précipite hors de l'abri où il est en sûreté pour secourir un chasseur atteint d'un éclat d'obus ; il est lui-même mortellement frappé. Le lieutenant Joseph d'Araxy, du 3e régiment de dragons, retourne dans un village occupé par l'ennemi chercher un cavalier blessé et le ramène après avoir tué un officier allemand. Le lieutenant Rosay, du 2e d'artillerie, est tué au moment où, tout en commandant le tir, il donne des soins à un canonnier blessé qu'il a étendu sur ses genoux !

Que de faits semblables pourraient être relevés dans les citations à l'ordre de l'armée et encore celles-ci ne relatent-elles qu'une faible partie d'entre eux. Cette impuissance de rendre hommage à tous les actes de dévouement accomplis par des officiers et des soldats à l'égard les uns des autres restera dans l'histoire comme le plus bel éloge de l'armée française. Elle demeurera aussi comme la raison principale et de notre résistance, qui stupéfia tant l'ennemi, et de notre victoire !

---

737-15. — Paris, Imprimerie des Orphelins-Apprentis d'Auteuil, 40, rue La Fontaine, 40.

Paris. — DEVALOIS, 144, av. du Maine (11 dans le passage).